

# CHRONIQUES DU RIDEAU DE FER : L'OFFRANDE DES SPECTRES

Seb Le Réveur



# **CHRONIQUES DU RIDEAU DE FER : L'OFFRANDE DES SPECTRES**

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Rituel de Varsovie (1985)	4
Chapitre 2 : L'Hiver de Wronki	9
Chapitre 3 : L'Abyse de Wieliczka	14
Chapitre 4 : La Marche des Spectres	18
Chapitre 5 : Paris, Bicentenaire et Pourriture	22
Chapitre 6 : La Petite Annonce	26
Chapitre 7 : L'Antiquaire : Premier Prélèvement	30
Chapitre 8 : Le Sang de l'Industriel	35
Chapitre 9 : L'Étoile Déchue	40
Chapitre 10 : Le Réseau de l'Ombre	44
Chapitre 11 : Le Diplomate et le Microfilm	48
Chapitre 12 : La Morgue de Verre	52
Chapitre 13 : Symétrie Chirurgicale	59
Chapitre 14 : L'Offrande Médiatique	64
Chapitre 15 : Le 20 Heures Sanglant	68

# Chapitre 1

## Le Rituel de Varsovie (1985)

L'obscurité n'est jamais vraiment noire dans les sous-sols de Varsovie. Elle est d'un gris de suie, une mélasse visqueuse qui s'accroche aux poumons. Dans cette cave de la rue Bracka, l'air a le goût de la poussière de charbon et de la moisissure ancienne, celle qui ronge les fondations de la République populaire de Pologne jusqu'à la moelle.

Luc sent le béton contre sa joue. Un béton glacé, poreux, imprégné d'une humidité qui semble remonter des égouts de la ville. Ses mains sont liées derrière son dos par du fil de fer. Le métal mord la peau, cherche l'os. Chaque mouvement pour desserrer l'étreinte invite la rouille à s'inviter dans son sang. À ses côtés, Marc respire bruyamment. Un sifflement irrégulier, animal. Sa lèvre est fendue, un ruban de pourpre sombre s'écoule sur son menton pour aller mourir sur le sol dégueulasse.

Ils ne voient rien, mais ils entendent tout.

Le son est d'abord celui d'un frottement. Un bruissement de polyéthylène. Des blouses plastifiées qui s'entrechoquent. C'est un bruit propre, clinique, qui jure avec la puanteur de la cave. Puis, le cliquetis métallique. Le chant des instruments que l'on dépose sur un plateau en inox. \*Ting. Ting. Ting.\* Chaque note est une sentence.

« Ne regarde pas, Luc », murmure Marc. Sa voix est un râle de gravier broyé.

Mais Luc regarde. Il ne peut pas faire autrement. Ses yeux se sont habitués à la pénombre, à cette lumière de chancre projetée par une ampoule nue qui oscille au bout d'un fil dénudé. Le mouvement pendulaire crée des ombres démentes sur les

murs, révélant des plaques de salpêtre qui ressemblent à des cartes de pays disparus. Au centre de la pièce, sur des tables recouvertes de bâches, Yann et Thomas sont allongés. On leur a sectionné les cordes vocales. Seuls leurs yeux parlent. Des globes blancs, dilatés par une terreur si pure qu'elle devient une pression atmosphérique écrasant la poitrine de Luc.

Les hommes en blanc n'ont pas de visage. Ils portent des masques à gaz russes, des groins de caoutchouc gris qui leur donnent des airs d'insectes géants et indifférents. Leurs gestes sont précis. Sans hâte. C'est une industrie. Une chaîne de montage inversée orchestrée par les services de la SB.

L'un des hommes approche une lampe frontale du thorax de Yann. La lumière est crue, déshonorante. Elle expose la peau livide, les côtes saillantes d'un corps affaibli. Puis, le premier coup de lame. Au lieu de décrire l'incision, Luc fixe l'ombre projetée sur le papier peint décollé : une forme palpitante, monstrueuse, déformée par les reliefs du mur. Ce n'est pas le cri qu'on entend — il n'y a plus de voix — c'est le bruit de la chair qui cède. Un déchirement mou.

Luc sent un spasme parcourir son propre corps. Son pouce gauche commence à tressauter. Un battement erratique, une révolte nerveuse qu'il ne pourra plus jamais arrêter. C'est là que son humanité se dissout pour laisser place au mécanisme de la haine. L'odeur arrive ensuite. Une déflagration olfactive. Le sang métallique s'évapore dans l'air gelé, créant une buée rouge qui monte des corps ouverts.

Les écarteurs en acier grincent. Le bruit du sternum qui craque — ce craquement sec de bois mort — résonne contre le béton comme un coup de feu étouffé. Les hommes en plastique plongent leurs mains gantées dans la cavité béante. On entend des succions, des bruits de membranes rompues. L'un des chirurgiens de l'ombre soulève une masse sombre, palpitante. Le cœur de Yann. Il bat encore. Un muscle courageux et stupide qui refuse de comprendre que tout est fini. L'homme le dépose avec une délicatesse obscène dans une glacière en polystyrène d'un blanc immaculé.

Luc ferme les yeux, mais l'image est brûlée sur ses rétines. Il voit le vide laissé dans la poitrine de son ami. Un trou noir. Un abîme.

Le processus se répète pour Thomas. La mort n'est ici qu'une question de logistique. Les glacières sont refermées avec un bruit sec de bande adhésive. Les clients attendent. Quelque part à l'Ouest, dans des cliniques privées suisses, des vieillards aux mains tachées de vieillesse s'apprêtent à dévorer cette jeunesse polonaise pour s'offrir une décennie supplémentaire.

« C'est fini », dit une voix en polonais, sourde derrière un masque. « Nettoyez-moi ça. Et virez les deux autres. Direction Wronki. On verra s'ils sont assez résistants pour la prochaine fournée. »

Des mains brutales saisissent Luc et Marc. On les traîne dans les flaques tièdes laissées par leurs amis. Le sang imprègne le jean de Luc, sa veste de cuir, sa peau. Il sent la chaleur de Yann sur lui, une chaleur qui refroidit déjà en une croûte poisseuse. On les jette dans un vieux fourgon Zuk qui tousse une fumée grasse. Pas de fenêtres. Juste le noir et l'odeur de gasoil mêlée au carnage.

Le trajet dure une éternité. Ils sont devenus des spectres. À la prison de transit de Wronki, le froid les saisit comme une morsure de loup. Les verrous claquent avec une sonorité de couperet. La cellule est une boîte de quatre mètres carrés suintante d'ammoniaque.

Marc s'effondre dans un coin, grattant le mur avec ses ongles, un geste animal. Luc reste debout. Son tremblement s'est étendu à tout son bras, mais son regard est fixe, inhumain. Il ne cligne plus des yeux. L'obscurité de la cellule est habitée par l'absence physique de Yann et Thomas, un poids immense.

« Ils vont payer, Marc », murmure Luc. Sa voix semble venir d'outre-tombe.

Marc lève les yeux. Ses traits sont durcis, ses orbites cerclées de noir. « Comment ? On est déjà morts. »

Luc regarde ses mains tremblantes. Il imagine une lame. Fine. Chirurgicale. « On ne va pas mourir. On va devenir l'infection. On va être le pus dans leurs plaies. On va attendre que la rouille finisse de nous manger le cœur pour ne plus rien ressentir. Et puis, on ira les chercher. Tous. »

Le froid de la nuit polonaise pétrifie les larmes. Dans cette boîte de béton, le silence est soudain troué par le rythme d'une canalisation qui fuit. \*Ploc. Ploc. Ploc.\* Luc ferme les yeux et voit à nouveau le cœur de Yann palpiter dans la main de l'insecte de caoutchouc. Il réalise qu'il doit devenir plus tranchant que le scalpel, plus froid que le béton de Varsovie.

Dehors, une neige grise chargée de cendres recouvre la ville, étouffant les crimes. Mais sous la neige, quelque chose naît. Quelque chose sans nom et sans pitié. Luc se laisse glisser contre le mur humide. Le sang séché sur ses vêtements forme une armure de mépris. Il ne tremble plus. Le calme est revenu. Le calme des abattoirs avant l'aube.

Marc commence à fredonner un air sans mélodie, un grognement guttural. Ils sont la chair que le métal n'a pas encore brisée. Le compte à rebours vient de s'enclencher. 1985 n'est plus une date, c'est une plaie ouverte. Paris n'est qu'un mirage lointain, une cible que l'on finit par viser dans le noir.

Le Rideau de Fer n'est plus une frontière politique, c'est une membrane séparant les vivants des ombres. Et Luc et Marc viennent d'entrer dans le royaume des ombres. Ils sont les spectres. Et les spectres n'ont pas sommeil. Ils attendent leur heure, nourris par l'odeur métallique de l'offrande qu'ils ont été forcés de porter.

Le séisme ne sera pas politique. Il sera viscéral. Une symétrie chirurgicale dans la douleur. Pour l'instant, il n'y a que le froid, le sel qui commence à saturer l'air, et cette certitude : pour survivre à l'enfer, il faut en devenir le maître.

# Chapitre 2

## L'Hiver de Wronki

L'hiver à Wronki n'est pas une saison. C'est une créature. Une bête minérale, tapie dans les angles droits du béton, qui s'insinue sous la peau pour venir gratter l'os. Le froid n'est pas une absence de chaleur ; c'est une présence solide, une chape de plomb grisâtre qui fige les sécrétions et transforme le souffle en une buée fétide. Ici, dans le ventre de la Pologne de 1985, la haine est devenue un exosquelette.

Dans la cellule 412, l'obscurité est une mélasse.

Un craquement sec. Le son d'une racine que l'on arrache à une terre gelée. Marc porte sa main à sa bouche. Ses doigts, marqués par l'encre bleue des tatouages clandestins, ne tremblent pas. Il recrache une molaire dans sa paume. Elle est jaune, striée de sang noirci, avec un lambeau de gencive spongieuse. La quatrième cette semaine. Le scorbut est un sculpteur patient ; il décharne Marc, le vide de sa substance calcaire, ne laissant derrière lui qu'une carcasse de fureur. Il n'y a aucune douleur. Juste une symétrie mathématique : pour chaque morceau de chair qui tombe, une once d'humanité s'évapore.

— Range ça, murmure Luc dans l'ombre.

Sa voix est une râpe contre du charbon. Il ne regarde pas Marc. Il fait face au mur suintant. Sa main droite est prise d'une vie propre, un spasme rythmique, une danse macabre des tendons. L'index et le majeur se replient brusquement, cherchant une poignée invisible, une gorge inexistante. Pour calmer le tic, Luc plaque sa paume contre la pierre jusqu'à ce que les articulations blanchissent.

— Ils reviennent demain. Je l’ai entendu dans le pas du gros. Celui qui fume les Radomskie. Le rythme a changé.

Luc ne voit plus avec ses yeux, mais avec les vibrations du bâtiment. Il lit la peur des gardiens comme une odeur de sueur aigre passant sous la porte. Sous la peau parcheminée de ces deux spectres, une machine de guerre se calibre. Ils ne sont plus des prisonniers. Ils sont des instruments. Marc est l’enclume, la masse brute capable de broyer un crâne entre ses paumes. Luc est le scalpel, celui qui trouve la faille dans l’armure de chair.

Soudain, un glissement léger devant la porte. Pas de lumière à travers le judas. Juste une ombre qui bouche le faible rai grisâtre de la coursive. Pas de respiration. Un froid plus dense, une pression atmosphérique qui change brusquement dans la pièce.

— \*Spectres...\*

Le murmure traverse le bois, si bas qu’il semble venir des conduits d’aération. Marc se fige, une dent pointue serrée dans son poing. Luc colle son visage contre la porte. Il ne sent pas l’odeur d’un garde. C’est une émanation de formol. Une odeur de clinique. Une odeur de mort propre.

— Ils savent, souffle Marc.

— Qu’ils sachent. L’obscurité nous appartient.

Le lendemain, la porte hurle. Les verrous sautent dans un fracas de tonnerre souterrain. La lumière jaune de la coursive attaque leurs cornées. Des silhouettes en blouses blanches attendent derrière les gardiens de la Milicja. Des hommes aux mains propres et au regard de verre.

— Sujet 402 et Sujet 404, dit le médecin. État clinique : dégradé. Mais les structures

essentielles sont intactes.

On les pousse vers l'ascenseur de service. Une cage de fer suintant une graisse noire. La descente commence. Ce n'est pas un voyage, c'est une plongée dans les entrailles du monstre, vers les niveaux qui ne figurent sur aucun plan. Là où le calcaire des murs pleure une eau saumâtre.

Le bloc opératoire improvisé sent le phénol et l'animal mort. Luc est plaqué sur le métal froid, les poignets enserrés par des sangles de cuir imprégnées de décennies de fluides. Marc subit le même sort sur la table voisine. Le médecin s'approche de Luc, une seringue remplie d'un liquide ambré à la main.

— Ceci est un paralysant, dit-il avec une politesse obscène. Vous sentirez chaque incision. Mais vous ne pourrez pas crier.

Soudain, l'air change. La puanteur du phénol est balayée par une odeur de marécage et de sang corrompu. Un bruit de succion humide provient du plafond. Métal hurlant. La grille de ventilation au ras du sol est arrachée de l'intérieur. Noir absolu. Le néon explose.

Une main — livide, aux articulations surnuméraires et aux ongles comme des éclats de verre noir — émerge de l'obscurité. Le "Tribut". La créature que la prison nourrit dans ses fondations. Les gardiens hurlent. Le médecin est emporté dans un bruit de broyage d'os.

Marc contracte ses muscles. Une tension inhumaine. Le cuir vieux et cassant de ses sangles cède dans un claquement sec. Il est libre. Dans le chaos, il ne cherche pas la sortie, il cherche Luc. Ses doigts trouvent la gorge d'un garde dans le noir. Il ne serre pas ; il arrache.

— Luc, debout.

Ils rampent vers le conduit de ventilation, évitant le centre de la pièce où la chose finit son repas. Ils s'enfoncent dans l'œsophage de pierre. Un tunnel étroit qui tente de broyer leurs côtes. Marc ouvre la voie, ses muscles arrachant des lambeaux de chair contre la paroi. Ils n'éprouvent aucune douleur. Ils sont devenus de la pierre.

Ils atteignent le puits de la mine de sel. Une ascension de plusieurs heures sur des barreaux rongés par la rouille. Leurs doigts sont en sang, leurs ongles arrachés par le sel. Lorsqu'ils font sauter la grille de surface, l'air polaire les frappe comme un couperet. Ils émergent dans un champ de ruines industrielles.

— L'hiver est fini, Marc.

— Non. Il ne fait que commencer pour eux.

Le voyage vers l'Ouest est une infection qui se propage. Cachés sous des tonnes de charbon dans un camion diesel, ils traversent la RDA. La poussière noire s'insinue dans leurs plaies, les marquant à jamais. Ils ne sont plus Luc et Marc. Ils sont les démons de la Grande Plaine.

À Leipzig, un homme leur remet des passeports et un microfilm.

— Paris est en fête, dit l'informateur en tremblant. Le Bicentenaire. Le docteur Vaugirard vous attend sans le savoir.

Luc passe son pouce sur la lame d'un scalpel modèle 11. Un filet de sang noir perle. Il ne tremble plus. Paris n'est pas une délivrance. C'est un autre monstre, une bête aux lumières aveuglantes et aux entrailles dorées. Ils y transportent la pourriture de Wronki.

Ils marchent vers la Ville Lumière, deux spectres silhouettes s'effaçant dans le gris.

Ils ne cherchent pas la liberté. Ils cherchent la symétrie. Un cœur pour un cœur. Une douleur pour une douleur. L'offrande est prête. Elle sera livrée sur le velours des salons dorés.

La traque n'a plus d'âme. Elle n'a que des lames.

# Chapitre 3

## L'Abysses de Wieliczka

L'ascenseur, une cage de fer rouillé dont les mailles semblaient avoir été tressées par des araignées d'acier, s'enfonçait dans les entrailles de la terre avec un gémissement métallique qui lacérait les tympanes. À l'intérieur, l'air était déjà rare, saturé par l'odeur de la graisse rance et la sueur acide des gardes de l'ascenseur. Ils étaient quatre silhouettes en uniforme gris-bleu, leurs visages masqués par la pénombre, leurs mains crispées sur des crosses de bois et de métal froid.

Luc ne tremblait plus. Une froideur nouvelle, une stase minérale, s'emparait de ses membres. Sa vision changeait ; les contours des gardes se détachaient maintenant avec une netteté surnaturelle dans l'obscurité, comme si ses pupilles dévoraient le moindre photon résiduel. À côté de lui, Marc n'était qu'une masse immobile de nécrose et de haine. Ses gencives ne saignaient plus ; elles étaient devenues dures, cristallisées par le sel qui saturait son sang.

— Cinq cents mètres, grogna l'un des gardes. On arrive dans la gorge du diable.

La cage s'arrêta dans une secousse brutale. On les poussa dehors sur un tapis de cristaux tranchants. L'air était épais, une saumure fœtale qui pesait sur les poumons. Wieliczka s'ouvrait devant eux, une cathédrale de sel transformée en abattoir industriel.

— Avancez, chiens de Français.

Soudain, le plafond de la galerie sembla expirer. Un craquement sourd de bois supplicé. Luc vit la faille avant tout le monde, une veine de roche sur le point

d'éclater. L'effondrement ne fut pas une explosion, mais une dévoration. Des tonnes de blocs de sel s'abattirent.

Noir total. Un souffle froid. Une masse déplace l'air. Trop vite. Trop près.

Luc plongea. Ses doigts rencontrèrent un fragment de roche saline, une pointe acérée. Il chercha la gorge du premier garde. Le bruit fut organique. Un déchirement spongieux. Plus loin, Marc ne tuait pas, il broyait. Le choc des crânes contre la paroi produisait un son de coquilles d'œufs brisées sous la botte. Un garde au sol cherchait son arme, la main émergeant du sel. Luc posa son talon. Le craquement des métacarpes fut délicieux, un bruit de coquillages broyés. Le cri qui suivit fut étouffé par la poussière, transformé en un gargouillis minéral.

— Ils sont là, Marc.

Ils s'enfoncèrent dans les niveaux interdits, là où les rails s'arrêtaient. L'exsudat de sel coulait le long des parois comme une sueur de cadavre. L'obscurité avait une texture. Une épaisseur de velours sale qui s'insinuait dans les pores.

Un bruit de frottement monta du fond des galeries. Quelque chose de mou. De lourd. Le cliquetis d'une griffe sur une paroi qui ne devrait pas être accessible à un homme.

— Les écorchés, murmura Luc.

Ils atteignirent une corniche surplombant une salle immense. Au centre, une lueur chirurgicale, obscène. Des hommes en blouses blanches s'agitaient autour de tables en acier inoxydable. Ils ponctionnaient la vie. Des glacières marquées du sceau diplomatique attendaient des cœurs, des foies, des reins prélevés sur des corps encore chauds. Le contraste entre la pureté clinique du latex et la pourriture saline de la mine était un blasphème.

Ils descendirent. Luc ne sentait plus le froid, seulement une chaleur blanche de prédateur. Il entra dans la tente stérile comme une peste. Un chirurgien leva les yeux, ses lunettes reflétant un spectre de sel aux orbites noires.

— Qui êtes-vous ?

Luc ne répondit pas. Il trancha. Le geste fut d'une précision millimétrée, libérant un jet métallique sur le plastique transparent. Marc, derrière lui, brisait les écarteurs et les colonnes vertébrales avec une régularité mécanique.

Le générateur eut un raté. Les lumières vacillèrent.

Dans l'éclair stroboscopique, Luc vit les formes impossibles glisser le long des parois de la tente. Des ombres déliées comme des reflets dans un miroir brisé. On ne distinguait que le froissement de leur peau, un bruit de parchemin humide. Les écorchés n'attaquaient pas les prisonniers ; ils se jetaient sur la viande fraîche étalée sur les tables.

— Marc, les bordereaux !

Marc arracha une liasse de documents d'une mallette de cuir. Des noms. Des adresses à Paris. L'élite française payait pour cette boucherie minérale.

Le générateur lâcha pour de bon. Le silence fut remplacé par un concert de succion et de mastication. Les créatures commençaient leur festin sous l'œil de Luc. Il ne craignait pas ces choses. Il sentait l'effritement de sa propre humanité le lier à elles.

— On remonte.

Ils s'engouffrèrent dans une cheminée de ventilation. Le métal de l'échelle s'effritait sous leurs doigts en plaques de rouille orange. Ils grimpaient avec l'énergie du

désespoir, ignorant la nécrose qui gagnait leurs muscles. En bas, dans le noir, des lueurs pâles et phosphorescentes les regardaient partir. Un souffle fétide leur caressa la nuque. La mine les laissait sortir, car ils portaient désormais son venin.

Ils forcèrent une grille à la surface. Le froid de l'hiver polonais de 1989 les frappa comme une hache. La neige, cendre froide, recouvrit instantanément leurs vêtements saturés de sang. Devant eux, la forêt de pins, noire et immobile.

Luc regarda ses mains. Elles étaient blanches, pétrifiées, les lignes de vie effacées par la cristallisation. Il sortit le bordereau taché de saumure. Le premier nom sur la liste était celui d'un ministre de la République.

— Paris, Marc.

— Paris, répondit le démon de sel.

Ils s'enfoncèrent dans la nuit polonaise, deux spectres s'effaçant dans le gris du petit matin. Le rideau de fer allait tomber, mais ce qui s'apprêtait à le traverser n'avait plus rien de humain. La traque commençait. La symétrie serait respectée. Jusqu'au dernier battement. Jusqu'à ce que le sang de l'Ouest vienne rincer le sel de l'abysse.

# Chapitre 4

## La Marche des Spectres

L'acier du wagon de marchandises ne hurlait pas ; il gémissait d'un ton sourd, une vibration de bête écorchée vive dans la soute d'un abattoir. À l'intérieur, l'obscurité n'était plus une absence de lumière, mais une matière visqueuse, une suie impalpable qui se déposait sur les poumons. Le froid n'était pas une météo, c'était un occupant, un personnage qui mordait les jointures et pétrifiait la graisse figée contre les parois.

Luc était accroupi dans un angle, le corps réduit à une série de tensions mécaniques. Ses doigts ne quittaient pas le manche du scalpel volé à Wronki. C'était son seul ancrage. Il ne voyait pas Marc, posté à l'autre extrémité de la carcasse de fer, mais il percevait le grattement organique de l'aiguille. Marc n'habitait plus son corps ; il l'archivait. À chaque soubresaut du wagon, l'acier de fortune s'enfonçait dans le derme, là où la peau est la plus fine sur les côtes. Ce n'était pas de l'encre qu'il injectait dans ses pores, mais une infection volontaire. Chaque nom gravé était une promesse de dissection, une cicatrice purulente destinée à ne jamais cicatriser avant que la dette de sang ne soit réglée.

— Le prochain, cracha Marc.

Le mot sembla s'échapper d'une gorge pleine de tessons de verre. Luc ne répondit pas. Il fixait le néant. Dans cette boîte de conserve géante qui franchissait la plaine polonaise, il voyait encore les corps de Jan et de Piotr : des sacs de peau vidés, un vide anatomique propre et insultant là où les organes auraient dû battre.

Le train ralentit brutalement. Le cri des freins fut un supplice physique, une onde de choc qui fit claquer les dents de Luc. Le convoi s'immobilisa dans un fracas de

chaînes rouillées. Le silence qui suivit fut plus lourd que le vacarme. C'était un silence de limbe, un espace entre-deux où les lois humaines s'effaçaient devant l'instinct animal.

Dehors, le ballast crissa sous des bottes. Luc ne bougea pas d'un millimètre. Il percevait le changement de pression atmosphérique derrière la porte de bois et de fer. Quelque chose attendait. Un souffle court. Un raclement de gorge. Puis, le verrou glissa.

La porte coulissa de quelques centimètres. Un trait de lune, livide comme un linceul, coupa le wagon en deux. Un œil apparut. Un globe oculaire humide, injecté de sang, qui scrutait l'obscurité. Une main gantée de cuir gras agrippa le rebord. L'odeur d'une cigarette bon marché pénétra dans l'espace clos, parfum de tabac frelaté et de papier brûlé.

— \*Kto tam ?\* demanda une voix tremblante.

Luc se détendit comme un ressort corrodé. Il ne ressentait ni haine ni peur, seulement une nécessité chirurgicale. Dans un mouvement fluide, il glissa vers la lumière. Marc s'était déjà évaporé dans l'ombre portée des tas de charbon.

Luc frappa. Le scalpel glissa avec une précision clinique sous le cartilage thyroïde, sectionnant l'aponévrose cervicale. Un bruit de succion retentit, le son d'un soufflet percé. Luc retint l'homme par le col pour l'empêcher de tomber dans le ballast, le tirant à l'intérieur du wagon, dans le ventre de la bête. Marc surgit de l'ombre, ses mains noires de suie se refermant sur le visage de l'intrus. Un craquement sec de vertèbres mit fin au bouillonnement de mousse rouge qui s'échappait des lèvres du conscrit.

Marc fouilla le corps avec une efficacité de boucher. Il trouva une flasque de vodka, du pain noir et une lampe torche. Luc, lui, fixait la poitrine du mort. Ses mains

recommencèrent à trembler. L'envie d'ouvrir, de vérifier si les cavités étaient pleines, le brûlait comme un acide. Depuis qu'il avait vu les thorax évidés de ses frères, il ne croyait plus à la plénitude des corps. Pour lui, chaque être humain n'était qu'un emballage fragile dissimulant des pièces détachées prêtes au pillage.

— On bouge, ordonna Marc en recrachant une dent gâtée.

Ils sautèrent dans la neige sale de Silésie. Autour d'eux, le paysage n'était qu'une succession de terrils noirs et de squelettes d'usines. Ils commencèrent à marcher parallèlement aux rails, s'enfonçant dans une forêt de pins squelettiques. La neige craquait comme du verre brisé.

Soudain, Luc leva la main. Le silence de la forêt avait changé de texture. Au loin, le ronronnement régulier, presque élégant, d'une berline de luxe déchirait la nuit. Ils rampèrent vers la lisière. En contrebas, une Mercedes noire aux vitres teintées s'était arrêtée. Deux hommes en longs manteaux de laine sombre sortirent. L'un tenait une mallette, l'autre un cigare dont le foyer rougeoyait comme l'œil d'un démon.

Un officier polonais émergea de l'ombre d'un transformateur, portant un sac en toile d'où s'échappait une vapeur blanche.

— Carboglace, murmura Luc.

C'était la vapeur qui maintenait les tissus à la température idéale du profit. L'échange fut rapide. La mallette contre le sac. Le métal contre la chair. La Mercedes redémarra dans un crissement de pneus, emportant une part d'anatomie prélevée dans une cave de Varsovie. Marc sentit une rage de bile monter dans sa gorge, mais la main de Luc le cloua au sol.

— Regarde la plaque, dit Luc.

La plaque était diplomatique. Française.

— Paris, murmura Marc.

— Oui. Mais d'abord, on traverse l'Allemagne. Et il nous faut de meilleures lames.

Ils se relevèrent, silhouettes spectrales se dissolvant dans l'air saturé de givre. Ils n'étaient plus des évadés, ils étaient des prédateurs en procession. Ils allaient porter leur offrande de sang jusqu'aux salons de velours de la République, là où l'on buvait du champagne en attendant que le cœur d'un ouvrier polonais vienne prolonger une vie de débauche.

Le froid ne les faisait plus trembler. Ils étaient devenus le froid lui-même. Ils avancèrent vers l'Ouest, laissant derrière eux une traînée de suie et de sang, un scalpel à la main et une liste de morts gravée dans le cuir de leur propre poitrine. La vengeance, comme un organe conservé dans la glace, est un plat qui se mange très froid.

# Chapitre 5

## Paris, Bicentenaire et Pourriture

Paris s'asphyxie. En ce mois de juillet 1989, son odeur n'est pas celle, honnête, des charniers de Wronki ou de la poussière électri  e des mines de Wieliczka ; c'est un effluve de luxe rance, de sueur musquée par le parfum et de mensonges vernis à l'excès. Dehors, les lampions du Bicentenaire sont des pustules tricolores qui infectent le ciel, des taches de sang bleu, blanc et rouge maculant l'horizon d'une capitale en liesse. La République fête sa naissance dans un rôle de trompettes, tandis qu'à l'ombre des grands boulevards, la déchéance cellulaire rampe.

Luc et Marc s'étaient glissés dans Barbès comme des rats sous une trappe. Le squat, niché au dernier étage d'un immeuble dont les jointures ne tenaient que par la force de la crasse accumulée, exhalait une humidité de caveau. L'escalier de bois, dévoré par les vers, gémissait sous leur poids — un cri sec, osseux, rappelant le bruit des vertèbres que l'on brise sous la botte. Dans la cage d'escalier, l'obscurité avait cessé d'être une absence de lumière pour devenir une texture. Un vide dense, qui semblait posséder des yeux. Ce n'était pas un bruit, mais une pression sur leurs tympanes, le poids d'un regard qui ne cille jamais derrière les cloisons lépreuses.

La porte de leur réduit — un trou béant dont la serrure n'était plus qu'une bouche noire — s'ouvrit sur une atmosphère saturée de formol et de tabac moisi. Luc entra le premier. Son spasme nerveux était plus vif ce soir ; sa main droite, celle qui ne quittait jamais la garde d'un scalpel de chirurgien volé, tressautait contre son flanc, là où l'aponévrose s'amincit. Il ne regarda pas le matelas taché de fluides indéfinissables, il fixa les lanières de papier peint qui se décollaient des murs comme des lambeaux de peau humaine séchée. Sous les bulles de peinture, la putréfaction muette du bâtiment dessinait des visages. Les visages de ceux restés là-bas, les corps éventrés dont les

organes servaient peut-être, à l'heure qu'il est, à faire battre le cœur d'un ministre ou d'une actrice en vue.

Marc ferma la marche. Sa stature massive bloquait toute issue. Ses dents, déchaussées par le scorbut des geôles polonaises, lui donnaient un sourire de mort permanent. Il posa son sac de toile avec un bruit métallique, celui de l'acier froid : pinces hémostatiques, écarteurs et une scie à os dont les dents brillaient d'un éclat sournois.

Soudain, un grattement se fit entendre. Pas celui d'un rongeur, mais un frottement lent, régulier, provenant du plancher, juste sous la table de Formica écaillée. Marc s'immobilisa, ses muscles se tendant comme des câbles d'acier sous sa peau tatouée. Une silhouette apparut dans l'entrebâillure de la porte restée entrouverte : un gamin, le visage barbouillé de suie, les yeux dilatés par une terreur qu'il ne pouvait plus crier. Il tenait une petite boîte en fer blanc. Dans un sursaut, le récipient tomba, libérant des dizaines de dents humaines qui roulèrent sur le parquet comme des perles de lait gâté.

— Pars, petit, siffla Luc d'une voix qui n'était qu'un froissement de papier de verre. Si je te revois, je t'ouvre pour voir si tu as un cœur ou une pierre à la place.

L'enfant s'enfuit dans un galop désespéré. Marc ramassa une dent, la broya entre son pouce et son index, puis se tourna vers Luc.

— On commence quand ?

Luc sortit un microfilm de sa veste, le tenant devant la lueur rouge de sa cigarette Radomskie.

— Dr Arnault de la Villardière. Chirurgie cardiaque. Clinique privée du XVIe. C'est lui qui a signé les bordereaux pour le cœur de Janusz.

Le nom flotta dans l'air comme une sentence de morgue. Dehors, une nouvelle explosion de feu d'artifice déchira la nuit. À chaque détonation, Luc ne tressaillait pas

de peur, mais par résonance — le souvenir des coups de fusil dans la forêt de pins.

— On ne le tuera pas tout de suite, murmura Luc, les yeux fixés sur le vide. On va lui reprendre ce qu'il a acheté. Un morceau après l'autre. On va l'évider, Marc. Proprement.

Il sortit une pierre à affûter. Le son commença. \*Shhh-tch. Shhh-tch.\* Le frottement de l'acier sur la pierre devint le seul rythme de cette nuit, une horloge de mort marquant la fin du luxe. Luc visualisait déjà l'incision. Parfaite. Le scalpel plongeant dans la chair grasse des notables, écartant les tissus, révélant la corruption intérieure. Il n'y aurait pas de sang versé inutilement. Tout serait récupéré. Une symétrie chirurgicale. Une offrande.

Ils restèrent debout, immobiles, deux statues de chair flétrie dans le noir. Ils écoutaient le luxe de Paris agoniser au loin sous les vivats. Le froid chirurgical qui émanait d'eux semblait geler la pièce, malgré la moiteur de juillet. La rouille des tuyaux de plomb se mit à suinter un liquide brunâtre, une sueur de métal qui tachait le sol.

Paris pouvait bien danser. Paris pouvait bien chanter sa révolution de papier. La vraie révolution, celle de la chair et de la douleur, venait d'emménager à Barbès. Et elle avait les mains qui tremblaient d'une impatience glaciale. Le chapitre des bouchers s'ouvrait sur une page blanche, bientôt recouverte d'un rouge sombre et visqueux. Dans l'ombre du squat, Luc et Marc attendirent l'aube, non pas comme un renouveau, mais comme le signal du premier prélèvement.

Le Bicentenaire serait une boucherie. Une exposition médiatique où les cœurs ne seraient plus des symboles, mais des preuves physiques, palpitantes et froides, livrées à la face d'un monde qui préférerait ne pas voir la bête qui le maintenait en vie. Luc rangea son scalpel. Le grattement sous la table reprit, plus hardi. Quelque chose en sortit, une créature faite de poussière et de regrets, mais Luc ne baissa pas les yeux. Il

sourit. Il était enfin chez lui. Dans l'effroi. Dans le noir. Dans la symétrie parfaite de la haine.

# Chapitre 6

## La Petite Annonce

La pénombre de la chambre de bonne de la rue de Bièvre n'était pas une absence de lumière, mais une présence solide. Elle pesait sur les épaules de Luc, s'insinuait dans ses pores comme la suie grasse des hauts-fourneaux de Katowice. Il était assis devant une table en bois dont le vernis cloqué rappelait la peau d'un grand brûlé. Sous ses doigts, l'exemplaire du *\*Monde\** daté du 14 juillet 1989 exhalait une odeur d'encre fraîche et de cellulose, une fragrance de civilisation qui lui soulevait le cœur. Dehors, Paris célébrait son Bicentenaire dans une débauche de lampions ; ici, dans ce réduit qui puait la sueur rance, l'histoire se jouait dans le silence des spectres.

Ses yeux, brûlés par trois ans de réverbération saline dans les mines de Wieliczka, ne cherchaient qu'une chose dans la colonne des "Objets Perdus". La température de la pièce sembla chuter de dix degrés lorsqu'il trouva l'encadré. Il ne sentait plus ses extrémités, seul un bourdonnement électrique pulsait derrière ses tempes. Sa main droite commença à s'agiter d'un spasme rythmique. Pour le calmer, il saisit le manche d'un tranchant de précision récupéré dans une clinique clandestine de Varsovie. Le contact du métal froid fut un anesthésiant immédiat.

Il posa sur le journal une plaque de celluloïd dérobée dans la prison de Wronki. Luc glissa dans le halo verdâtre de la lampe de bureau, tel une moisissure s'étendant sur un mur propre. Le microfilm, noir et rigide, fut déposé sur les dossiers blancs comme un insecte mort sur un linceul. Il l'ajusta avec la rigueur d'un anatomiste. À travers les perforations irrégulières, les mots mutèrent : *\*« Pendule Louis XV. Mécanisme à réviser. Livraison quai de la Tournelle. Chercher l'heure bleue. »\**

— On a le premier, murmura Luc.

Marc leva la tête. Ses yeux étaient deux trous noirs. Ses dents gâtées par le scorbut apparurent dans un rictus de loup. Ils quittèrent la pièce, laissant l'odeur de l'éther flotter derrière eux comme un avertissement.

Sur le quai de la Tournelle, l'enseigne \*Antiquités Vaugirard\* grinçait sous la brise. À l'intérieur, l'air était saturé de cire et d'une note de fond douceuse : l'odeur de viande froide laissée dans une boîte en métal. Luc et Marc s'avancèrent parmi les horloges dont le tic-tac s'était synchronisé en un battement de cœur unique, organique, colossal.

Vaugirard, l'homme derrière le comptoir, n'eut pas le temps de hurler. Marc l'entraîna dans l'angle mort de la boutique, vers la cave. On n'entendit d'abord que le frottement du cuir des sangles, puis un son sec, celui d'une branche de bois vert que l'on brise en hiver. Un silence de vide absolu suivit, avant que l'air ne soit déchiré par un sifflement pulmonaire, le cri de celui qui n'a plus assez d'oxygène pour hurler sa douleur. Luc ne regardait pas l'acte. Il écoutait le mécanisme d'une pendule voisine dont le ressort semblait se détendre dans un râle de métal.

— Le nom, Vaugirard, murmura Luc dans l'obscurité.

— Morel... Quai d'Orsay... bégaya l'ombre au sol.

Le lendemain, le ministère était un labyrinthe de pénombre. L'odeur du papier glacé y masquait mal celle de la peur bureaucratique. Ils trouvèrent le bureau 412. Édouard Morel, sous-directeur aux mains manucurées, ne leva pas les yeux de ses bordereaux.

— Je vous avais dit d'attendre, Grimaud, dit-il.

Le silence qui suivit fut plus tranchant qu'une lame à usage unique. Morel leva les yeux et vit Marc, sa carcasse de granit cicatrisé et ses tatouages de prisonnier. Luc

posa le carnet de cuir sur le bureau. L'encre des tampons officiels semblait encore fraîche, mais pour Luc, elle avait la couleur du sang séché de ses frères de cellule. La confrontation fut brutale, clinique. Marc brisa le poignet du diplomate avec une économie de mouvement qui tenait de l'abattoir industriel. Morel ne fut pas tué ; il fut "ouvert". Luc travailla avec une concentration de graveur, extrayant du gilet de soie de l'homme un second registre, celui des ombres.

— Merci pour votre coopération, Monsieur le Sous-Directeur. Votre contribution sera... marquante.

Le dernier nom les mena rue des Saints-Pères, chez Maître Vauclain. La cour pavée exhalait une odeur de formol mal dissimulée par une lavande rance. Ici, l'horreur n'était plus cachée derrière des horloges ou des dossiers. Elle était exposée.

Vauclain, petit, sec, ganté de latex, se tenait devant une glacière de transport ouverte sur un guéridon d'époque. À l'intérieur, une masse rouge et spongieuse palpait encore faiblement dans un sac de plastique. Un rein.

— Vous êtes en avance pour la livraison, dit Vauclain sans se retourner.

— Nous ne venons pas livrer, répondit Luc, sa main se stabilisant enfin. Nous venons pour le solde.

L'antiquaire se retourna, ses lunettes d'or reflétant la lumière blafarde des vasistas. Il reconnut enfin, non pas des complices, mais les "unités" qu'il avait vendues par catalogue. Le chasseur devint instantanément la proie. Marc ferma la porte à clé, le déclic résonnant comme une sentence dans le silence de la boutique.

— Le Baron de Valmont attend son offrande, Vauclain, dit Luc en s'approchant de la glacière. Mais il va découvrir que la viande a de la mémoire.

Luc plongea ses doigts dans la glace fumante. Le froid mordit sa peau, mais il ne recula pas. Il fixa Vaucrain, dont le visage se liquéfiait, devenant une cire grise, identique à celle des meubles morts qui les entouraient. L'heure bleue touchait à sa fin, et dans les entrailles de Paris, la symétrie de la douleur s'apprêtait à refermer son cycle.

— Regardez-moi, Maître Vaucrain. Est-ce que vous voyez le prix de votre éternité ?

Dehors, le dernier bouquet du feu d'artifice explosa, illuminant brièvement la vitrine où une horloge de bronze représentait Chronos dévorant ses enfants. Dans la boutique, le premier cri de l'antiquaire se perdit dans le fracas de la fête, alors que Luc levait son instrument pour entamer la dernière révision de la nuit.

# Chapitre 7

## L'Antiquaire : Premier Prélèvement

La pluie parisienne de ce mois de mai 1989 n'avait rien d'une bénédiction printanière. Elle tombait avec la régularité d'un métronome détraqué, une eau grise et grasse qui charriait les suies des cheminées et le désespoir des caniveaux. Luc s'écrasa contre la façade de pierre du faubourg Saint-Germain, sa silhouette se fondant dans l'obscurité que les rares réverbères à gaz peinaient à percer. L'air était saturé de gasoil et de bitume mouillé, mais l'atmosphère conservait pour lui le goût persistant de la poussière de charbon de Silésie. Trois ans à respirer le salpêtre des cellules de Wronki et l'humidité glaciale des mines de sel. Paris, avec son luxe de façade et ses célébrations du Bicentenaire, n'était qu'une autre forme de geôle, plus vaste, plus hypocrite.

À ses côtés, Marc n'était qu'une masse oppressante. On ne distinguait pas son visage dans le repli de la porte cochère, mais le sifflement de sa respiration, entravée par une cloison nasale brisée, battait la mesure. Sa présence était celle d'une bête à l'affût, une force brute dont l'humanité s'était évaporée sous les coups de crosse des gardiens polonais. Ses mains marquaient l'espace de leur encre bleue, des symboles de mort gravés à l'aiguille de fortune.

En face, l'enseigne en bois sombre balançait : \*« Cabinet des Curiosités - A. Vasseur »\*.

Le tremblement familial envahit le bras gauche de Luc. Une danse nerveuse, électrique, legs des chocs électriques de Varsovie. Il plongea la main dans la poche de son pardessus et ses doigts rencontrèrent l'acier froid. Dès que sa peau toucha le métal du scalpel — un instrument dérobé dans une clinique de transit à Berlin-Ouest — le

spasme cessa. La lame était son ancre.

— L'heure, murmura Luc. Sa voix était un râle sec, brûlée par le tabac Radomskie.

Marc força le cadre en chêne de la porte latérale avec un levier court. Le craquement du bois fut étouffé par le grondement d'un camion poubelle. Ils glissèrent à l'intérieur.

L'obscurité de la boutique était une substance solide, imprégnée de vieux papier, de cuir moisi et d'une pointe de formol. L'odeur de la conservation. Luc laissa ses yeux s'habituer. Des bustes en marbre ressemblaient à des têtes décapitées posées sur des piédestaux. Dans les coins, les ombres s'étirèrent, griffant le papier peint. Le danger ne résidait pas dans le visible, mais dans l'espace entre les objets.

Ils montèrent l'escalier en colimaçon. Chaque marche de bois poussait un cri d'agonie sous le tapis de velours élimé. Au premier étage, une porte entrouverte laissait filtrer une lumière jaunâtre. Luc sentit l'odeur de Vasseur : un mélange de lavande et de décrépitude. L'antiquaire était assis derrière un bureau Louis XV, le dos tourné.

\*Tac. Tac. Tac.\*

La pendule à balancier martelait le silence. Chaque seconde était une entaille. Luc fit un signe. Marc contourna la pièce avec une grâce prédatrice et disparut dans les rideaux de damas. Luc avança dans le cercle de lumière.

— Monsieur Vasseur.

L'antiquaire pivota, ses joues flasques tremblotant. Marc surgit de l'ombre, ses mains comme des étaux se refermant sur les épaules de l'homme. Vasseur poussa un cri qui mourut dans sa gorge lorsque Marc appuya son pouce sur la carotide, juste assez pour interrompre le flux.

— Nous ne sommes pas des voleurs, Vasseur, dit Luc d'une voix monocorde. Nous venons prélever ce qui est dû. Vous avez facilité une transaction le 14 novembre 1985. Un convoi de Cracovie. Des "pièces détachées".

Vasseur devint livide. La sueur perla sur son front, coulant dans les plis de son cou grasseyé. L'air devint si lourd que l'antiquaire dut lutter pour chaque inspiration, comme si l'obscurité elle-même cherchait à emplir ses poumons.

— Ne mentez pas. Mes amis n'étaient pas des pièces détachées. Ils avaient des noms. Des cœurs que vos clients ont achetés pour prolonger leur propre pourriture.

Marc fit basculer le fauteuil et lia les poignets de l'antiquaire avec des sangles de cuir. Luc remonta sa manche, révélant ses cicatrices. Il ouvrit sa trousse. Le métal brilla, avide.

— Je connais l'anatomie, murmura Luc avec une douceur terrifiante. On m'a forcé à l'apprendre dans les mines, en recousant mes camarades sans anesthésie.

La dissection commença sous la lueur verte de la lampe. Luc ne cherchait pas la souffrance, mais la précision. L'incision fut pratiquée sur la ligne blanche, évitant soigneusement l'aponévrose pour exposer le péritoine. Vasseur ne pouvait que gémir contre le bâillon de tissu poussiéreux, ses yeux dilatés fixant la lame qui s'enfonçait avec une régularité de métronome. Le sang s'écoulait lentement, avec la même cadence que la pluie sur le pavé, venant tacher irrémédiablement le tapis de prix.

\*Ploc. Ploc. Ploc.\*

Le bruit du balancier fut remplacé par celui de la vie qui s'égoutte. Luc préleva les informations en même temps que la chair. Vasseur livra tout : les registres derrière la tapisserie des Gobelins, les codes, les noms. Valmont. Les cliniques de la Plaine Monceau.

Une heure plus tard, Luc se redressa. Ses mains étaient gantées de pourpre. Il rangea ses instruments. Vasseur était désormais une œuvre d'art macabre, sa poitrine ouverte en corolle, les côtes écartées comme les pages d'un traité d'anatomie. Luc prit de petites étiquettes en carton dans un tiroir du bureau et les fixa avec des épingles d'argent sur chaque organe exposé. Sur le foie, il écrivit : \*ÉPUISE\*. Sur les poumons : \*VENDU\*.

À la place du cœur, disparu avec le registre noir sous le bras de Marc, Luc déposa un petit morceau de charbon de Silésie. Noir. Froid. Éternel.

Ils quittèrent le Cabinet des Curiosités alors que les premiers feux d'artifice lointains du Bicentenaire déchiraient le ciel. Ils s'enfoncèrent dans le quartier de la Goutte d'Or, vers une planque où l'humidité faisait cloquer le plâtre comme des pustules.

Dans la petite chambre, l'obscurité n'était plus une absence de lumière, mais une matière organique. Luc s'assit à la table et étala le registre sous l'ampoule nue. Marc resta près de la fenêtre, observant la rue.

Soudain, le silence changea de nature. Une masse invisible, dense comme du plomb, sembla s'écouler des coins de la pièce.

— Tu l'entends ? souffla Marc.

Ce n'était ni Marc, ni Luc. Une troisième respiration exhalait une odeur de terre gelée entre le chambranle de la porte et l'armoire. Les spectres de Wronki n'avaient pas besoin de visage pour être présents ; ils habitaient l'espace entre les objets.

Luc ne ralluma pas. Il n'avait plus besoin de ses yeux. Il posa le doigt sur le nom de Valmont.

— Le prochain prélèvement est fixé, murmura-t-il.

Une nappe de ténèbres liquide s'insinua sous la porte de leur chambre, une ombre qui n'appartenait à personne. Le Rideau de Fer n'était pas tombé ; il s'était simplement déplacé, s'enroulant autour d'eux comme un linceul d'acier.

\*Tac. Tac. Tac.\*

Le cœur absent de Vasseur continuait de battre dans le silence de la ville, et à Paris, en cet été 1989, la mort portait désormais un scalpel. L'Offrande des Spectres ne faisait que commencer.

# Chapitre 8

## Le Sang de l'Industriel

L'ombre n'est pas une absence de lumière. Elle est une matière. À Paris, dans ce VII<sup>e</sup> arrondissement où les façades de pierre de taille exsudent une morgue séculaire, la noirceur a la consistance de la suie. Elle s'insinue dans les poumons, pèse sur les pupilles. En ce mois de juin 1989, alors que la capitale se farde de tricolore pour célébrer un siècle de prétendue liberté, l'air est saturé d'une humidité poisseuse. Une moiteur qui rappelle à Luc la sueur froide des cellules de Wronki.

Ils sont là. Deux silhouettes découpées dans le néant, tapies dans l'encoignure d'une porte cochère monumentale.

Marc ne respire plus. Il filtre l'air à travers ses dents gâtées, un sifflement imperceptible qui se perd dans le martèlement de la pluie sur le zinc des toits. Son corps est une masse de muscles noueux, striée de cicatrices et de ces tatouages à l'encre bleue, grossiers, tracés au fond d'un trou à rats polonais. Sur ses phalanges, on peut lire la haine en caractères cyrilliques, gravée par la pointe d'un compas rouillé. Ses mains, larges comme des battoirs, ne tremblent jamais. Elles attendent de broyer.

À ses côtés, Luc est une ponctuation nerveuse. Son index droit tressaute contre la couture de son manteau gris, un rythme métronomique. Pour le calmer, il serre le manche d'un scalpel de type 4 dissimulé dans sa manche. L'acier possède cette absence totale de chaleur résiduelle qui caractérise les instruments de mort. Luc n'est plus un homme ; il est un réceptacle. La peur le contamine, non pas celle d'être pris, mais celle de redevenir humain avant d'avoir fini. Dans son crâne, les cris de 1985 tournent en boucle, un disque rayé dont le sillon est rempli de sang séché.

L'hôtel particulier de Monsieur Vogel, l'industriel de l'acier, se dresse devant eux comme un mausolée de luxe. Un rideau de velours lourd, de la couleur d'un foie malade, dissimule l'intérieur. Ils n'ont pas besoin de forcer la porte. Les serrures d'ici sont une insulte à ceux qui ont appris à crocheter des verrous soviétiques avec des arêtes de poisson. Un déclic. Sec. Le son d'un os qui cède.

Ils pénètrent dans le hall. L'odeur change. Elle n'est plus celle de la rue, mais celle de la cire d'abeille et d'une pointe de parfum floral qui, pour Luc, sent la décomposition. C'est le vernis des privilégiés sur une plaie ouverte. Ils montent l'escalier de marbre, dalle funéraire suspendue. Marc pose sa main sur la rampe en fer forgé. Il imagine le cou de Vogel à la place du métal.

Ils arrivent devant la chambre de maître. La porte est entrouverte. Un mince filet de lumière blafard s'échappe de l'entrebâillement. On n'entend qu'un souffle gras, saccadé. Celui d'un homme gavé de certitudes et de chair humaine transformée en dividendes.

Luc entre le premier. Il glisse, spectre silencieux, jusqu'au chevet du lit. Vogel est là. Un bloc de graisse rose sous des draps de soie blanche. Son visage est une carte de la luxure : pores dilatés, capillaires explosés sur les ailes du nez. Il pue l'alcool cher et la digestion difficile. Luc se penche. Sous la peau flasque, bat une carotide irriguée par le sang de l'acier. En 1985, dans l'enfer de la mine de sel, ils avaient vu les bordereaux. Vogel n'avait pas seulement acheté un cœur ; il avait exigé celui d'un « sujet jeune et sain ».

Soudain, Vogel ouvre les yeux.

La terreur arrive par vagues. D'abord l'incompréhension, puis la reconnaissance d'une menace mortelle. Vogel tente de se redresser, mais Marc est déjà sur lui. Le colosse plaque une main immense sur la bouche de l'industriel. Un craquement étouffé : le nez vient de céder. Le sang gicle, noir sous la faible lumière.

— Ne fais pas de bruit, chuchote Luc. Sa voix est un froissement de papier de verre. Le bruit attire la douleur.

Marc saisit le bras droit de Vogel et le dispose sur la table de nuit en acajou. Un craquement net. Le poignet se plie à un angle impossible.

— Tu te souviens de 1985 ? demande Luc. La Pologne. Le froid qui ne quitte jamais la moelle. Le bruit des foreuses dans le sel. Pour toi, c'était juste un virement bancaire. Un numéro de compte en Suisse contre une vie.

Luc sort le scalpel. La lame mord sous le sternum. Un trait d'encre pourpre. Net. Précis. La peau se sépare, révélant la couche de graisse jaune comme du vieux suif. Vogel tressaille, chaque fibre de son corps tendue jusqu'à la rupture. À chaque spasme, les ombres dans les coins de la pièce semblent se dilater, s'abreuvant de la souffrance comme de l'huile jetée sur un feu noir.

— On ne voit jamais ce qui se passe à l'intérieur, murmure Luc en introduisant l'écarteur métallique. Les rouages du monde. L'acier. Les profits. Et dessous... juste du pus et de la viande.

Marc maintient la pression. Il observe le visage de Vogel se décomposer. L'industriel n'est plus un homme de pouvoir, il est redevenu une créature organique hurlant en silence. Marc savoure ce moment. Dans la prison de Wronki, on lui avait brisé les côtes pour un morceau de pain. Aujourd'hui, c'est lui qui brise.

Luc plonge ses doigts gantés dans l'ouverture.

— Où est-il, Vogel ? Le bordereau. L'original de la transaction. Je sais que tu le gardes.

Vogel secoue la tête, les larmes et le sang se mélangeant sur son visage bouffi. Marc

resserre sa prise sur le bras brisé, faisant jouer les os cassés l'un contre l'autre. Le cri est une vibration pure, provenant des entrailles de la terre.

— Dans le coffre... derrière... le portrait...

Pendant que Luc s'approche du mur, Marc reste penché sur Vogel. L'odeur de ses dents pourries, mélange de tabac Radomskie et de scorbut, envahit les narines de l'industriel. C'est le Rideau de Fer qui s'invite dans le velours parisien.

Luc manipule le coffre. Il a le code, arraché à un secrétaire de Varsovie dont ils n'avaient laissé que les cordes vocales intactes. Le coffre s'ouvre avec un soupir pneumatique. Il en extrait une enveloppe de cuir brun, marquée du sceau de la République Populaire de Pologne. La preuve. La vente du cœur de Stefan. Prix : 50 000 marks. Une fortune pour les bureaucrates, une aumône pour une vie.

Luc revient vers le lit. Il pose le papier sur le ventre ouvert de l'industriel. Le sang imbibe le document, noircissant le nom de Vogel.

— Maintenant, on va passer à la compensation. On va te retirer ce que tu as acheté.

Marc saisit une paire de pinces chirurgicales et les tend à son partenaire. L'air est devenu si épais qu'il semble impossible à respirer. Vogel tente un ultime mouvement. Marc lui brise l'autre poignet sans même le regarder.

Luc se penche. Le scalpel s'enfonce. Il ne cherche pas à tuer. Il cherche à extraire la dette, nerf par nerf. L'horreur est dans ce silence clinique, dans le craquement méthodique sous les doigts de Marc, et dans l'ombre immense qui dévore la lumière de la chambre.

— Commence par les tendons des genoux, Marc. Il ne faut pas qu'il puisse ramper quand j'aurai ouvert la cage thoracique.

Le froid s'installe pour de bon. Un froid chirurgical. Un froid de mine de sel qui ne partira plus. Marc arrache la montre Patek Philippe du poignet brisé. Le métal frotte contre le périoste. Ce trophée paiera leur fuite.

Ils quittent la pièce sans un regard pour la nature morte grotesque qu'est devenu Vogel. En bas, dans le hall, l'air est plus frais, mais l'odeur du fer les suit, incrustée dans leurs pores. Dehors, Paris scintille. Le Bicentenaire bat son plein. On entend au loin des chants révolutionnaires et le bouchon d'une bouteille de champagne qui saute sur une terrasse des Champs-Élysées.

Luc et Marc s'enfoncent dans l'ombre. Deux spectres parmi les vivants.

— Est-ce qu'on est encore en vie, Marc ? demande Luc, la voix à peine audible.

Marc ne répond pas. Il crache un résidu de tabac noir sur le pavé. La vie s'est arrêtée pour eux quelque part en 1985, dans le silence de Wronki. Ce qui marche maintenant dans les rues de Paris, ce sont des instruments. Des lames affûtées par la rancœur.

L'ombre les avale. À quelques mètres, une affiche du 14 juillet s'agite sous le vent. Personne ne voit les spectres. Mais demain, on parlera de "l'Affaire Vogel". On parlera de barbarie. Ils n'auront pas les mots. Car ce qu'ils vont découvrir n'est pas un crime, c'est une restitution.

L'offrande continue. Le prochain nom sur la liste brille dans la tête de Luc comme une plaie ouverte. Le Ministre de Valence attend son tour. Et le froid polonais, quartier par quartier, corps par corps, finit toujours par tout geler.

# Chapitre 9

## L'Étoile Déchue

Le silence n'existe pas. C'est une illusion pour ceux qui n'ont jamais été enterrés vivants dans les mines de Wieliczka ou pour ceux dont les tympanes n'ont pas été malmenés par le bourdonnement électrique des interrogatoires à Wronki. À Paris, en ce mois de juillet 1989, le silence est une nappe de suie grasse qui recouvre le faste du Bicentenaire. Dehors, la ville s'enivre d'une liberté de pacotille sous les lampions tricolores. Mais derrière les murs de l'Opéra, dans les entrailles de pierre et de velours, le silence a le goût d'un éclat de précision posé sur une langue.

Luc sentit le tremblement de sa main droite s'accroître. Une vibration nerveuse héritée des hivers polonais où le froid grignotait les nerfs comme des fils de cuivre. Pour calmer cette révolte de la chair, il serra plus fort le manche en os de son couteau de poche. À ses côtés, Marc n'était qu'une ombre massive, une silhouette de charbon et de rancœur. Le scorbut avait laissé des traces indélébiles : ses gencives étaient des paysages de terre brûlée. Il n'émettait que des grognements sourds, une langue de bête traquée devenue prédateur. Sur ses phalanges, les tatouages à l'encre de Chine semblaient s'animer sous la lumière blafarde des veilleuses de secours.

L'air sentait la poussière centenaire, le fard à paupières et, plus subtilement, cette odeur métallique de sang froid qui ne les quittait jamais. C'était l'odeur de 1985. Celle de la Pologne déchue.

Ils s'arrêtèrent devant la porte en chêne massif. Une plaque dorée y était vissée : \*Clara Valmont\*. L'idole de la France. La grâce éthérée dont le public ignorait la cicatrice chirurgicale qui barrait le dos, une fermeture Éclair de chair humaine cachant un poumon prélevé sur une étudiante de Varsovie, jetée dans une fosse

commune entre deux blocs de béton gris de Praga.

Luc fit un signe de tête. Marc posa sa main calleuse sur la poignée et tourna le verrou avec une lenteur sadique. La loge était un sanctuaire de luxe obscène. Des bouquets de lys blancs dont l'odeur de mort et de sucre devenait écrasante. Et au centre, assise devant sa coiffeuse, Clara Valmont. Elle ne les vit pas tout de suite. Elle vit d'abord une ombre se détacher dans le reflet du miroir. Une silhouette déguenillée dont le visage était une carte de souffrance.

— Qui êtes-vous ? murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de soie.

Luc fit un pas en avant. Ses bottes militaires, encore croûtées de la boue des plaines allemandes, laissèrent une trace sombre sur le tapis immaculé.

— Nous sommes ce que vous avez acheté, répondit Luc. Sa voix était un froissement de parchemin, sèche, sans timbre.

Il posa sur la table de toilette une série de photographies granuleuses, prises clandestinement avec un appareil Minox. Ce n'étaient pas des photos d'art, mais des pièces à conviction de charnier. On y voyait des cages thoraciques béantes dans des sous-sols de Silésie. Sur l'une d'elles, une jeune fille aux yeux clairs semblait fixer l'objectif avec une incompréhension glaciale.

Clara Valmont sentit une décharge de froid lui parcourir l'échine. Elle porta involontairement la main à sa poitrine. À chaque inspiration, elle sentait ce mouvement d'expansion, cette mécanique organique qui n'était pas la sienne.

— C'est elle, n'est-ce pas ? dit Luc. Elle s'appelait Elzbieta. Maintenant, son souffle est le vôtre.

L'actrice voulut crier, mais Marc était déjà derrière elle. Sa main massive se posa sur

son épaule, la pression telle qu'elle sentit l'os craquer. L'odeur de Marc — un mélange de sueur poisseuse, de tabac soviétique et de pourriture dentaire — l'enveloppa comme un linceul.

— Le cri est un luxe que ceux qui ont fourni vos organes n'ont pas eu, chuchota Luc.

Il posa une vieille Underwood mécanique sur le marbre de la coiffeuse, déplaçant violemment les flacons de parfum coûteux qui se brisèrent au sol. L'odeur du Chanel N°5 se mêla à celle de la cigarette Radomskie. Un mélange écœurant. Le son sec des touches — \*Tack. Tack. Tack.\* — commença à ponctuer le silence. Chaque frappe était un clou enfoncé dans un cercueil.

— Vous allez signer, Clara. Pas un autographe. Des aveux. Décrivez le prix. Non pas les francs, mais la chair. Le nom du chirurgien qui a lavé ses mains pleines de sang polonais dans le champagne de vos réceptions.

Luc sortit une langue d'argent de sa poche de veste. Elle brillait d'un éclat bleuté sous les ampoules. Il saisit la main de l'actrice. Elle essaya de la retirer, mais Marc était un étau de fer.

— Votre sang est le seul qui soit légitime pour cette signature. Il contient les globules de ceux que vous avez dévorés pour rester belle.

Il posa la pointe de l'acier avide sur l'index de Clara. La morsure fut nette. Luc guida sa main au-dessus de la feuille de papier jauni, là où les types de la machine avaient mordu la fibre. Le sang commença à tacher le papier, une flaque sombre dévorant les mots dactylographiés.

— Ce n'est que le début, dit Luc en coupant d'un coup sec une mèche de ses cheveux blonds. On ne peut pas recoudre une âme. On ne peut que montrer les coutures.

Soudain, une sensation de noyade envahit l'actrice. Ce n'était pas son propre sang qui manquait, c'était le poumon. Il refusait de filtrer cet air de fête. Il redevenait ce qu'il était au fond : un morceau de chair polonaise qui ne voulait plus servir de moteur à une imposture.

Elle s'effondra en avant, sa gorge obstruée par une substance amère et granuleuse. Elle cracha dans sa main. Au creux de sa paume, parmi les paillettes de maquillage, se trouvait un petit morceau de charbon de terre. Une preuve physique de la mine. Un souvenir de l'enfer qu'elle portait en elle.

Elle leva les yeux vers le miroir. Une inscription venait d'apparaître dans la buée de son propre souffle agonisant, tracée par la seule force de sa culpabilité :  
\*PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT POPULAIRE\*.

Luc et Marc s'effacèrent dans les ombres de la pièce, laissant l'actrice seule face à son reflet décomposé. On aurait dit que les ténèbres de la pièce les avaient littéralement absorbés. Dans l'ombre de la loge, derrière les perruques et les costumes de soie, un murmure persista, le son d'une machine à écrire qu'on actionne dans une pièce voisine, frappant inlassablement les mêmes noms.

Elzbieta. Marek. Luc. Marc.

Sous la lueur intermittente de la Tour Eiffel, le poumon volé, libéré de sa prison de soie, semblait enfin respirer dans la cuvette d'argent, tandis que Paris continuait de chanter sa liberté, ignorant que la terre de Silésie venait de réclamer son premier mètre carré dans le seizième arrondissement. L'étoile était tombée, et dans le noir de la loge, on n'entendait plus que le râle d'un organe qui ne voulait plus respirer. Le chapitre de la grâce était clos. Celui de l'expiation venait de s'ouvrir sur une flaque de sang noirci.

# Chapitre 10

## Le Réseau de l'Ombre

La station Saint-Michel était une gueule ouverte, un gosier de carrelage humide exhalant une haleine de fer chaud et de décomposition lente. En ce mois de juillet 1989, Paris célébrait son Bicentenaire dans une frénésie de lumières et de cocardes, mais ici, sous la croûte du bitume, le temps s'était figé dans une moiteur de charnier. L'air n'était plus de l'oxygène, mais une vapeur de sueur ancienne et de particules de peau broyée. Luc sentit son bras droit s'agiter, une machine interne détraquée à Wronki qu'il tenta de noyer en serrant le manche en corne de son rasoir. Sous ses doigts, le métal n'était plus un outil ; c'était un nerf à vif, une extension de sa propre haine.

À ses côtés, Marc restait immobile, une masse de granit dans l'ombre. Ses yeux, d'un bleu délavé par les privations, balayaient le quai. Il n'avait pas besoin de regarder pour savoir qu'ils étaient suivis. C'était une intuition animale, un héritage des cellules de béton où le moindre changement de pression atmosphérique annonçait une exécution. Un grondement sourd monta des entrailles de la terre, précédé d'une bourrasque tiède chargée de poussière de charbon. Le métro arriva, monstre d'acier grinçant dont les freins hurlèrent une agonie de métal contre métal.

Les portes coulissèrent avec un claquement sec. La rame était un désert de skaï déchiré. Ils montèrent, formant un îlot de silence au milieu du vide. Le train s'ébranla, les lumières vacillèrent, et l'air changea soudain de densité. Ils ne les virent pas entrer. Ils perçurent seulement le glissement d'un curseur sur une fermeture éclair, quelque part dans le noir entre deux wagons. Puis, ce fut un silence trop lourd pour être vide. Quatre silhouettes émergèrent des clignotements de néon. Des hommes en costumes sombres, trop larges pour leurs corps anguleux, les visages lisses comme si

la peau avait été tendue sur l'os par un chirurgien trop zélé. Le Réseau n'envoyait pas de tueurs ; il dépêchait ses préparateurs en pharmacie, ses bouchers de luxe.

Le premier s'avança avec une grâce écœurante. Luc sentit son tremblement s'arrêter net. C'était l'instant de la symétrie. Le néon grésilla et s'éteignit. Dans le noir, le son fut purement organique : un déchirement de tissu suivi d'un bruit de bois sec que l'on rompt sous une nappe de cuir. Un sifflement d'air s'échappa d'un soufflet crevé. Quand la lumière revint, l'agresseur était à genoux, l'artère fémorale ouverte avec une précision millimétrique. Le sang ne giclait pas encore ; il bouillonnait, une nappe sombre s'infiltrant dans les rainures du linoléum.

Marc, lui, avait déjà saisi le second. Ses mains, durcies par les mines de Wieliczka, se refermèrent sur la gorge de l'homme. On entendit le craquement sec du cartilage thyroïdien. L'affrontement bascula dans une horreur clinique. Le wagon n'était plus un moyen de transport, mais une cuve où l'on malaxait de la viande sans nom. Luc esquiva les scalpels de dissection avec des mouvements qui n'étaient que des reflets de douleurs anciennes. Il plongea son rasoir dans l'orbite d'un troisième assaillant. Pas de cri. Juste un râle étouffé, un bruit de liquide renversé contre la paroi métallique.

Le train entra dans une courbe serrée à l'approche de Châtelet. Le wagon pencha violemment, faisant glisser les corps dans une pellicule de gras humain, un mélange de sueur et de fluides internes. Le dernier tueur lança un fil d'acier lesté. Le câble s'enroula autour du cou de Marc, tranchant les premières couches de derme. Dans un ultime sursaut, Luc projeta son rasoir. L'acier chirurgical fendit l'air en ligne droite et se planta dans l'avant-bras du bourreau, sectionnant le nerf cubital. La main lâcha prise. Marc bondit, ses dents cherchant aveuglément la chair. Le hurlement qui déchira l'air ne ressemblait plus à rien d'humain ; c'était un cri de métal torturé.

Le train s'immobilisa à Châtelet dans un soupir pneumatique. Ils sortirent, laissant derrière eux une rame transformée en abattoir. L'odeur était insoutenable : une vapeur chaude de tripes ouvertes et d'ozone. Ils s'enfoncèrent dans le dédale des couloirs de

correspondance, deux spectres haineux se fondant dans les ombres. Sous le ronronnement des ventilateurs, Luc perçut un frottement de tissu contre le carrelage poisseux. Le Réseau envoyait ses « Prélèyeurs ».

Dans une zone grise où la lumière agonisait, une silhouette longue et mince, drapée dans un imperméable sombre, sembla se détacher du mur. Elle n'avait pas de visage, seulement une absence de lumière là où les traits auraient dû être. L'air se chargea d'une odeur d'éther et de tabac sans filtre.

— On vous attendait, dit une voix grasse comme une incision infectée. La demande pour des cœurs de survivants est élevée.

L'homme au latex jaune apparut, maniant un pistolet de neurologie. Mais la rage de Luc était devenue balistique. D'un geste sec, il trancha la main gantée qui tomba au sol, encore crispée sur l'arme. Marc saisit l'homme par les cheveux, exposant son cou à la lumière blafarde d'un néon mourant.

— Le bordereau, grogna Marc.

— Gare du Nord... casier 412... murmura l'homme entre deux spasmes.

Ils laissèrent le Prélèveur marqué d'une croix profonde sur le thorax, une signature de boucher sur une carcasse de rebut. À la Gare du Nord, le froid de la Pologne les rattrapa. Ils marchèrent jusqu'aux consignes automatiques. Luc introduisit la clé récupérée sur le premier cadavre. Le mécanisme grimaça. À l'intérieur du casier 412, il n'y avait pas d'argent. Juste une boîte en fer blanc utilisée pour le transport d'organes et un magnétophone usé.

Luc ouvrit la boîte. Une odeur de glace sèche et de chair conservée s'en échappa. Un cœur humain y baignait, marqué d'un matricule polonais : celui de Stefan, disparu trois ans plus tôt. Luc appuya sur "Play". Une voix de synthèse énumérait des prix, des noms de ministres et de directeurs industriels, acheteurs de morceaux de choix. Puis, la bande laissa place à un cri enregistré, un son qui rebondissait contre les murs de béton avec une clarté insoutenable.

Luc referma violemment le casier. Ses mains ne tremblaient plus. Elles étaient d'une stabilité cadavérique.

— On a les noms, dit-il. On va leur rendre leurs achats. Sans anesthésie.

Ils remontèrent vers la surface par une bouche d'égout derrière la Goutte d'Or. Dehors, Paris célébrait son Bicentenaire avec des explosions de joie factice qui couvraient les râles souterrains. Luc brisa la cassette d'un coup de talon, laissant la bande magnétique se dérouler dans le caniveau comme une traînée de viscères plastifiées. Dans l'ombre d'un porche, la silhouette sans visage les observait, ramassant un fragment de verre taché de sang pour le porter à son absence de bouche. La peur n'avait plus seulement faim ; elle commençait sa récolte.

Le 14 juillet 1989 pointait. Sous les rubans tricolores, le gras humain commençait à suinter. Dans une rame abandonnée au dépôt, un agent d'entretien découvrit plus tard les corps des nettoyeurs disposés avec une précision maniaque. Leurs organes, extraits et déposés sur les sièges orange, formaient une écriture de chair. Sur la vitre, tracée avec une substance jaunâtre qui refusait de s'effacer, une seule phrase attendait l'aube : « LA DETTE DE SANG NE SE PAYE QU'EN NATURE. »

# Chapitre 11

## Le Diplomate et le Microfilm

Le lustre en cristal de la salle de bal de l'ambassade oscillait imperceptiblement, projetant des éclats de lumière tranchants comme des fragments d'os sur le parquet ciré. Pour n'importe quel invité de cette réception parisienne de 1989, ce n'était qu'un signe du passage d'un domestique pressé. Pour Luc, chaque éclat blanc sur le bois était une incision, une promesse de scalpel. L'air puait. Non pas la charogne franche, mais une odeur plus insidieuse : un mélange de cire d'abeille coûteuse et, dessous, une traînée de pourriture domestiquée. Le luxe n'était ici qu'un vernis posé sur une plaie ouverte.

Luc ajusta son smoking. Le tissu rêche lui griffait la nuque. Une humidité de caveau s'installa entre ses vertèbres, comme si une aiguille de glace cherchait le canal rachidien. Sa main droite, dissimulée, tressautait. Ses doigts effleuraient l'acier froid d'un scalpel, son unique ancrage dans la réalité. À ses côtés, Marc était un colosse déplacé. Sous sa chemise, Luc devinait les tatouages à l'encre de stylo-bille — des barbelés entourant des cœurs crevés — qui semblaient brûler contre sa peau. Marc ne regardait pas les robes de soie ; il fixait les angles morts, ses dents rongées par le scorbut serrées à s'en briser la mâchoire.

— Trop de lumière, grogna Marc. Ça cache ce qui rampe derrière.

Ils s'éclipsèrent vers la zone réservée. Dès qu'ils franchirent le seuil, la musique de Mozart devint un écho déformé. Ici, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence gluante. Ils s'enfoncèrent dans les entrailles du bâtiment. L'air se comprima contre leurs poitrines, déplacé par une masse qui n'avait pas de reflet. Un sifflement humide, celui d'une trachée ouverte cherchant désespérément de l'oxygène,

emplit l'espace entre eux. Quelque chose d'invisible les suivait, une ombre plus noire que le noir.

— Tu sens ça ? souffla Marc. La graisse de machine et le sang froid. Comme dans le camion de transfert.

Le bureau du diplomate apparut au bout du couloir. Le verrou céda avec un clic sec qui résonna comme un coup de feu. À l'intérieur, les rideaux de velours cramoisi tombaient du plafond comme des linceuls. Le silence fut brisé par un râle mécanique provenant des conduits d'aération, un son de poumon malade évoquant les respirateurs artificiels des cliniques clandestines où ils avaient été charcutés.

Luc s'agenouilla devant le coffre-fort. Le métal devint brûlant de gel sous ses doigts. Il saisit le microfilm. L'objet pesait dans sa main d'un poids surnaturel, vibrant comme s'il contenait l'âme des morts. Les images défilèrent dans sa visionneuse de poche : schémas de missiles, listes d'agents et bordereaux de livraison de chair humaine. Le trafic d'organes finançait le Rideau de Fer. Chaque cœur arraché payait le silence nécessaire à l'oppression.

— On démantèle un Empire, murmura Luc, la voix brisée.

Soudain, Marc se figea. La poignée de la porte tourna avec une délibération qui n'avait rien d'humain. Un froid glacial envahit la pièce. La porte s'ouvrit sur le vide, mais le tapis s'écrasa sous un poids invisible. Luc sentit un souffle fétide, sentant le formol et le tabac froid, effleurer sa joue.

— Cours !

Ils brisèrent la fenêtre dans un vacarme de cristal. Derrière eux, une silhouette se matérialisa. Elle n'avait pas de visage, juste un masque de cuir noir. Ses mains se terminaient par des instruments chirurgicaux qui cliquetaient doucement. Le

Chirurgien. Il ne les poursuivit pas ; il leva simplement une main gantée de latex, tenant une fiole de sang comme un avertissement.

Une heure plus tard, ils atteignirent le garage près du canal Saint-Martin. La lampe inactinique poissait l'air d'un rouge visqueux, transformant la pièce en abattoir. Luc plongea le microfilm dans le révélateur. L'odeur chimique se confondit avec l'odeur des fluides de conservation. Des visages apparurent sur le papier : des ministres, des généraux, et enfin, une photo de Luc et Marc à Wronki. \*« Sujets 04 et 05. Récupération nécessaire. »\*

Ils n'étaient pas les chasseurs. Ils étaient l'appât.

Le grondement d'un moteur diesel résonna dehors. La porte de fer gémit sous une pression immense. Le métal hurla, une fente apparut, et une brume de cimetière industriel s'engouffra.

— Marc, vise les jointures, ordonna Luc. Ils veulent de la chair intacte.

Le premier assaillant entra. Tablier de cuir, masque à gaz insectoïde, pistolet d'abattage à la main. Luc se glissa sous son bras, son scalpel traçant une ligne précise dans l'aisselle. Le sang qui jaillit était noir sous la lampe rouge, un jet de pétrole chaud. La tige d'acier du pistolet percuta l'épaule de Luc, broyant la clavicule dans un craquement de bois sec. Marc rugit et saisit l'homme par la gorge. Le bruit du fémur brisé ne fut pas un craquement, mais un déchirement spongieux, le son d'une branche verte forcée jusqu'à l'éclatement.

D'autres arrivaient, munis de filets et de seringues. Un projecteur au plafond commença à tourner. \*Clic-clic-clic.\* Quelqu'un filmait la résistance pour documenter la qualité de la matière première.

Une main gantée de caoutchouc écrasa le poignet de Luc. Un homme d'une noblesse

terrifiante, en manteau de cachemire, le surplombait.

— Je suis le destinataire de votre cœur, Luc. J'ai payé pour que votre muscle se renforce dans la haine. Vous étiez en culture.

Des projecteurs de télévision inondèrent soudain le garage. Luc sourit, ses dents tachées de sang. Il avait alerté la presse. Il utilisa sa pince pour sectionner l'artère fémorale de l'homme au cachemire. Le sang gicla sur le manteau de luxe, un gargouillis obscène accompagnant sa chute.

Dans le chaos des flashes et des sirènes, Luc et Marc s'engouffrèrent dans les conduits d'aération. Ils émergèrent dans une ruelle, sous une pluie acide. Luc entra dans une cabine téléphonique qui empestait l'urine. Il composa un numéro secret.

— C'est fait, dit-il à la voix ministérielle qui décrocha. Le monde va voir ce qu'il y a sous le cachemire. On est déjà morts. Vous avez juste oublié de nous enterrer.

Il raccrocha. Le son du combiné fut un couperet. Dehors, deux voitures noires glissèrent sur le pavé comme des requins. Luc sortit son scalpel. Marc serra les poings, ses articulations craquant dans le noir. Dans l'ombre de la ruelle, au milieu du Paris célébrant la Bastille, le ronronnement d'une machine à écrire commença à se faire entendre dans les murs, une frappe sèche et impossible enregistrant leur agonie finale. L'offrande des spectres ne faisait que commencer.

# Chapitre 12

## La Morgue de Verre

L'ascenseur de la clinique privée descendait avec un sifflement hydraulique qui rappelait à Luc le râle d'un homme dont on écrase la trachée. Les parois en bois de rose et les dorures du hall s'étaient effacées, remplacées par une cabine en métal brossé, froide comme une lame de rasoir oubliée dans la neige. À côté de lui, Marc dégageait une odeur de tabac froid et de sueur rance, une rémanence de geôle polonaise qui refusait de quitter sa peau, même sous les lustres de Paris.

Le chiffre « -3 » s'alluma sur le tableau de commande. Un rouge de sang séché.

Les portes coulissèrent. Le silence qui les accueillit n'était pas un vide, mais une présence. Une masse sonore faite du ronronnement sourd des compresseurs industriels et du craquement lointain des dilatations thermiques. L'air qui s'engouffra dans la cabine devint si lourd que chaque inspiration semblait racler le fond des poumons de Luc avec du verre pilé. Ses doigts, dans sa poche, se mirent à tressauter contre le manche en os de son scalpel. Une décharge électrique qui parcourait son bras comme un insecte sous la peau.

— C'est ici, murmura Marc.

Sa voix était un grognement de gravats remués. Il fit un pas dans le couloir. Ses bottes lourdes, chaussures de travail volées sur un chantier de la banlieue est, marquèrent le sol de béton brut. Chaque pas claquait comme une latte de cercueil qu'on cloue. Ici, le vernis craquait. La clinique de luxe, avec ses riches patients venus s'offrir une seconde jeunesse, n'était plus qu'une façade lointaine. Ici, c'était l'usine. La boucherie.

Le couloir était long, éclairé par des tubes néons qui grésillaient avec une rigueur d'horloger. La lumière était d'un blanc de morgue, une clarté qui ne révélait rien mais qui soulignait chaque imperfection du béton, chaque suintement d'humidité le long des tuyaux de cuivre. Luc s'avança à son tour. Il ne regardait pas devant lui, mais les recoins sombres où la lumière n'arrivait pas à mordre. Il imaginait des ombres décharnées, les corps vidés de ses frères de cellule, attendant dans l'obscurité que leur sacrifice serve enfin à nourrir les nantis.

Ils arrivèrent devant une double porte en acier inoxydable. Pas de poignée. Un lecteur de carte magnétique, une technologie qui semblait appartenir à un autre siècle après les verrous en fer forgé de Wronki. Marc posa sa main massive sur le battant. Ses articulations étaient gonflées par les engelures des mines de sel. D'un coup d'épaule, il força le mécanisme. Le métal gémit. Un bruit de succion retentit, le sceau hermétique se brisant.

L'odeur les frappa alors. Ce n'était pas la putréfaction. C'était pire. C'était la senteur chimique du formol mêlée au givre métallique. Une odeur de mort conservée, de viande mise en boîte.

La salle était immense. Luc sentit ses genoux fléchir. C'était une morgue de verre et d'acier, ordonnée avec une précision d'entomologiste. Des rangées interminables de bacs s'alignaient sous un plafond bas, strié de canalisations couvertes de givre. Sous les couvercles transparents, la buée masquait les détails, ne laissant deviner que des masses blanchâtres, des membres disposés avec une économie d'espace terrifiante.

— Regarde-les, dit Luc, sa voix n'étant plus qu'un souffle. Ils les stockent comme du charbon.

Il s'approcha du premier bac et essuya la condensation. À l'intérieur, un torse d'homme. La peau était d'un gris bleuté, marbrée par l'arrêt de la circulation. Ce qui

frappa Luc, ce fut la propreté du crime. Le corps n'avait pas été ouvert sauvagement ; il avait été dépecé avec art. Les incisions étaient droites, suturées par des agrafes métalliques brillantes. La cage thoracique semblait vide, une grotte de chair désertée.

Marc passa à côté de lui, son regard errant sur les codes-barres fixés au pied de chaque bac.

— "Varsovie - Transit 10/88", lut Marc.

Il cracha au sol, une glaire sombre sur le béton immaculé. Sa haine était physique, elle émanait de lui comme une chaleur fiévreuse dans cette pièce glacée.

— C'est nous, Luc. Des pièces détachées pour leurs salons parisiens.

Luc ne répondait pas. Il s'était déplacé vers le centre de la pièce. Le silence du sous-sol commençait à se peupler de sons imaginaires : le frottement d'un linceul, le battement d'un cœur qui n'existe plus. Il s'arrêta devant un bac dont le verre était fêlé. Le corps à l'intérieur était celui d'une jeune femme aux yeux voilés par un film laiteux. Mais à côté d'elle, dans un récipient baignant dans un liquide nourricier, un foie humain flottait, relié à des pompes par des tubes de silicone. Le foie pulsait. Un mouvement lent, mécanique, entretenu par une machine cachée.

— Ils les gardent vivants, murmura Luc. Pas les gens. Les morceaux.

Il sentit un suintement froid dans son dos. Ce n'était pas la condensation, mais sa propre sueur de terreur pure. Il avait l'impression que la morgue entière respirait avec lui. Marc s'était arrêté devant un bureau au fond de la salle. Une machine à écrire Olympia y trônait, massive. À côté, des bordereaux de livraison diplomatiques.

— Des noms, Luc. Des ministres. Des banquiers. Ils ont acheté la moitié de la Pologne, morceau par morceau.

Soudain, un "clac" sec, métallique. Le son venait de l'obscurité. Un bruit de verrou que l'on manipule. Les deux hommes se figèrent. Marc porta la main à sa barre de fer affûtée. Luc sortit sa lame.

— Qui est là ? tonna Marc.

Rien. Juste le ronronnement des compresseurs. Mais Luc sentait l'odeur : celle de la sueur fraîche, celle d'un homme qui chasse. Au bout de l'allée 4, une ombre semblait plus dense. Elle vibrait. Une silhouette se détacha d'un pilier, immense, vêtue d'un tablier de cuir noir. Le visage était masqué par une visière en plastique, rendant l'homme sans traits. Dans sa main droite, il tenait une scie à os circulaire. Ses dents métalliques semblaient avoir soif.

L'homme ne parla pas. Il était le gardien de ce troupeau d'acier.

— Recule, Luc, grogna Marc.

Mais Luc scruta les autres rangées. Sur sa gauche, un couvercle de verre bougea. Un rire sec, comme un craquement d'os, monta d'un coin de la pièce.

— Vous sentez l'acier, les garçons, dit une voix traînante, une voix de soie et de pus. On m'avait dit que deux échos de chair s'étaient échappés de Wronki. Je ne pensais pas que vous viendriez vous-même vous offrir à la découpe.

L'homme à la visière mit la scie en marche. Le hurlement strident du moteur déchira le silence, une plainte mécanique qui semblait être le cri de tous les corps entreposés ici. Luc sentit une goutte tomber du plafond sur son front. Elle était tiède. Le givre sur les tuyaux fondait. Le système de refroidissement venait de s'arrêter.

— Si on meurt ici, Marc, personne ne saura, murmura Luc.

— Alors on ne meurt pas.

Le premier bac de verre explosa sous l'impact de la barre de fer. Des éclats volèrent comme des diamants de sang. Marc se jeta en avant, mais l'obscurité s'installa par spasmes, au rythme des néons agonisants. Sans le bourdonnement des compresseurs, la morgue commençait à exhiler son secret. Une vapeur tiède s'élevait des bacs ouverts, un brouillard de décomposition suspendue qui collait aux visages comme une caresse de mourant.

— Marc ! Le fond de la salle ! Les transformateurs ! cria Luc.

Le combat devint une mêlée de bêtes. Marc saisit un garde par la gorge, ignorant le crochet de boucher qui lui labourait le flanc. Un craquement sec de cervicales. Mais l'homme à la visière était plus rapide. Il dégaina un pistolet d'abattage pneumatique. Le coup partit. Marc poussa un grognement, la tige métallique broyant son épaule.

L'homme à la visière rit, braquant l'outil vers le visage du géant. Luc vit alors l'un des grands bacs de stockage, fêlé, dont les corps gonflés de gaz s'appuyaient contre la paroi. Il ne visa pas l'homme. Il lança son scalpel vers la fissure du verre.

La paroi explosa. Une cascade de corps, de membres et de liquide de conservation jaillit, emportant l'homme à la visière dans une vague de chair morte. Il fut enseveli sous le poids des victimes qu'il avait créées. On entendit ses cris étouffés, puis le son effroyable du pistolet d'abattage qui se déclencha accidentellement dans la mêlée. Un impact dans la chair molle. Puis le silence.

Luc ramassa un microfilm échappé de la poche de l'homme. Des noms. Des prix. Il vida ensuite un bac de cœurs dans un sac de transport chirurgical. Chaque organe tombait avec un bruit mou, écho d'une vie volée.

Ils sortirent par la porte de secours. Le fer grimaça. Luc sortit le premier, le sac serré contre lui. L'air de Paris s'engouffra dans ses poumons, mais chaque inspiration semblait encore charger ses bronches de givre. Derrière lui, Marc boitait.

Ils s'enfoncèrent dans l'ombre des grands boulevards. Paris, 1989, se pavanait pour son Bicentenaire. Les guirlandes électriques jetaient des reflets jaunâtres sur le bitume huileux. Luc s'arrêta dans une ruelle déserte pour reprendre son souffle.

Marc se pencha pour ramasser un débris de métal tombé de son épaule. Sur le mur de crépi lépreux, son ombre resta droite, immobile, les bras ballants, le regardant agir avec une curiosité de prédateur. Puis, lentement, la silhouette noire inclina la tête sur le côté, comme si elle ne reconnaissait plus l'homme qui la projetait. Un frisson métaphysique traversa Luc. La menace n'était plus derrière eux, elle s'était glissée dans leur propre reflet.

— On bouge, Marc. Ne regarde pas le mur.

Ils atteignirent leur planque du Faubourg Saint-Antoine. L'appartement était une cellule de béton où l'humidité décollait le papier peint en longs lambeaux de peau. Luc posa le sac sur la table. Un liquide sombre perla à travers les coutures.

— Prépare les bocaux, ordonna Luc.

Il sortit un cœur. Il était petit, d'une pâleur d'ivoire. Il le déposa dans le verre.

— Regarde-les, Marc. Ils n'ont plus de noms. Juste des prix.

Soudain, l'ampoule nue au plafond grésilla. Dans l'obscurité résiduelle, des dizaines de silhouettes bidimensionnelles semblèrent saturer l'espace de la pièce, des ombres sans poitrine qui attendaient leur dû. Le bruit d'une machine à écrire mécanique s'éleva, bien que personne n'y touchât. Les leviers de fer frappaient le ruban avec une

violence frénétique, imprimant des adresses, des heures, l'itinéraire de la livraison finale.

— Les morts écrivent leur propre histoire, dit Luc.

Ils quittèrent l'appartement, portant le coffret de métal. Ils marchèrent vers le centre de Paris, vers les lumières de la tour Eiffel. Sous leurs pieds, le métro vibrait comme les convois de 1985. Le passé ne mourait jamais ; il changeait seulement de décor.

Ils s'élancèrent vers le siège de la télévision, deux silhouettes désarticulées portant les restes de ceux que le monde avait oublié. Paris continuait de briller, ignorante de l'infection qui s'appêtait à éclater. Les ombres décharnées n'étaient plus seulement des victimes ; elles étaient devenues les chirurgiens d'une apocalypse nécessaire. Luc franchit le seuil, s'enfonçant dans les entrailles de la machine médiatique, là où la chair et le métal allaient enfin se rencontrer dans un dernier fracas de vérités sanglantes. La nuit sentait désormais le chrysanthème et le fer. L'offrande était prête.

# Chapitre 13

## Symétrie Chirurgicale

L'obscurité dans ce sous-sol du XVI<sup>e</sup> arrondissement n'avait pas la texture de la poussière de charbon des geôles de Wronki ; elle était grasse, saturée d'une odeur de désinfectant de luxe et d'ozone. Luc et Marc n'étaient plus des hommes, mais des rémanences compactées par trois ans de béton polonais, tapis dans le noir du Bicentenaire comme des insectes dans une plaie propre.

Sous le cercle livide d'une lampe scialytique, le docteur Arnault de la Villardière était fixé à sa propre table d'opération. Luc ne le regardait pas. Il fixait le tremblement rythmique de ses propres doigts, une vibration nerveuse qui semblait remonter des mines de sel. Pour faire cesser le séisme, il pressa la pulpe de son pouce contre le fil d'un bistouri. Le sang perla, une bille écarlate presque noire sous les néons. La douleur fut sa seule boussole. Le tremblement s'arrêta.

Dans l'angle mort, Marc n'était qu'un râle lourd, une cage thoracique déformée par la tuberculose. Ses mains massives, aux ongles brisés, étaient posées sur les épaules du chirurgien, non pour le maintenir, mais pour absorber la vibration de sa terreur.

— Ne meurs pas encore, Arnault, murmura Luc. Sa voix était hachée, mécanique, un ruban de machine à écrire imbibé de fiel. La mort est une fuite, et nous sommes ici pour la comptabilité.

Il n'y eut pas d'autre discours. Luc alluma une Radomskie et la posa sur le rebord d'un plateau en inox. L'odeur de tabac brun, fétide, créa le pont temporel. Ils étaient de retour en 1985. Luc s'approcha de la machine à écrire Remington posée sur un guéridon.

\*Clac.\*

Le premier impact du caractère sur le papier coïncida exactement avec un sursaut du moniteur cardiaque branché sur de la Villardière.

\*Clac. Clac.\*

Le rythme s'installa. Luc ne regardait plus le visage du patient, il opérait avec une lenteur de bureaucrate. Il plongea la lame au creux du sternum. Le cri du médecin fut étouffé par le bâillon, mais le craquement du cartilage, lui, fut parfaitement audible. Un son humide, celui d'une branche verte qu'on brise dans la vase. Marc pencha la tête. Depuis l'intérieur du corps ouvert, un sifflement d'air s'échappa, un gargouillis organique que seul le chirurgien pouvait entendre résonner dans ses propres os.

Luc ne ressentait aucune joie. Il était le prolongement du métal. À chaque incision, il frappait une touche de la machine. Les battements du cœur s'affolaient, syncopés par le bruit métallique des types frappant le ruban carbone. Quand le cœur s'emballait, le texte s'accélérait. Une bureaucratie de la chair.

Marc sortit de sa poche un sachet plastique et le vida sur le ventre ouvert du condamné. Des dents humaines, jaunes, certaines portant encore des fragments de gencives séchées. Les trophées d'Opole. Le chirurgien écarquilla les yeux, le blanc injecté de sang, alors que le poids des restes de Stefan et Janusz pesait sur ses propres viscères mis à nu.

— La symétrie, Arnault.

Le trajet vers l'appartement du Docteur Jussieu se fit dans un silence absolu, celui que l'on doit aux morts. L'immeuble de la rue de Grenelle exhalait un luxe rance. Ici, pas de machine à écrire, pas de cris. Jussieu était l'esthète, celui qui opérait en

écoutant Chopin. Luc le trouva dans son lit, les yeux clairs, l'absence de remords gravée dans les rides de son visage de vieux patricien.

Marc ne lui laissa pas le temps de parler. Il lui brisa les mâchoires d'un coup sec pour imposer le silence qu'ils avaient subi pendant trois ans. Luc n'utilisa pas de lampe scialytique. Il opéra dans la pénombre, guidé par le toucher, sentant la chaleur sereuse des tissus de Jussieu contre ses gants. Il n'y avait plus de mots, seulement le bruit de l'écarteur de Farabeuf qui grinçait en ouvrant les côtes. Jussieu entendait, depuis l'intérieur de sa propre structure, le déchirement des fascias, un bruit de vieux cuir qui cède. Luc voyait les spectres d'Opole s'aligner contre le papier peint de soie, leurs ombres déchiquetées attendant la restitution. Il préleva le péricarde avec une grâce macabre, déposant l'organe sur un plateau d'argent.

Il restait le Ministre. Vaugirard.

L'hôtel particulier de la rue du Bac était une forteresse de velours. Contrairement aux deux autres, Vaugirard essaya de négocier. Il parla de comptes en Suisse, de sauf-conduits, de la chute du Mur. Il bégaya sur la "nécessité historique".

— Je peux vous rendre riches, hoqueta le ministre, la sueur de porc perlant sur son front gras. Vous ne comprenez pas... C'était la guerre froide.

Luc s'arrêta, son scalpel suspendu au-dessus de la cicatrice que Jussieu avait tracée en 1985 pour implanter le cœur de Janusz. Un grain de sable dans l'engrenage. Marc grogna, un son de bête, et serra la gorge du ministre jusqu'à ce que les veines de son front soient prêtes à éclater.

— Tu as ouvert Janusz en sept minutes pour lui voler sa vie, dit Luc, sa voix devenant un murmure arctique. Je vais t'ouvrir en trois heures. Chaque seconde sera une ligne sur ton bordereau de sortie. L'argent est une abstraction. La chair, elle, est comptable.

Il incisa le long de l'ancienne cicatrice. La peau de Vaugirard était flasque, saturée de médicaments coûteux. Luc plongea ses doigts dans l'ouverture. Il sentit le cœur de Janusz battre là-dedans, une pompe étrangère prisonnière d'un corps corrompu. Il ne chercha pas l'esthétique. Il chercha la racine.

Dehors, le Paris de 1989 célébrait la Liberté. Les feux d'artifice de la Bastille faisaient vibrer les vitres de la chambre. À chaque détonation lointaine, Luc enfonçait la pince hémostatique plus profondément. Le contraste était total : les acclamations de la foule pour les Droits de l'Homme, et dans cette alcôve de soie, la réalité brute de la matière première humaine que l'on reprenait.

Marc s'empara d'une bouteille de cognac de grand prix et en versa le contenu sur la plaie ouverte. Le hurlement de Vaugirard fut une symphonie de fin du monde. Luc reprit sa place devant la machine à écrire Hermès du ministre.

\*Clac. Clac. Clac.\*

Il documentait l'extraction. Chaque section d'artère, chaque ligature. Le sang imbibait le tapis d'Orient, se mélangeant à la cendre de la Radomskie. Le ministre n'était plus qu'une carcasse dont on récupérait les pièces illégitimes.

Quand le cœur de Janusz fut enfin extrait, Luc le tint dans ses mains gantées. Il battait encore, un ultime spasme de liberté dans un bocal de solution saline. Vaugirard, vidé, n'était plus qu'une enveloppe de viande inutile, les yeux fixés sur le plafond où les ombres des suppliciés de Wronki semblaient enfin s'évaporer.

Luc s'assit au bureau, tapa la dernière ligne de son rapport sur le papier à en-tête du ministère.

**\*SOLDE DE TOUT COMPTE. LA SYMÉTRIE EST RÉTABLIE.\***

La machine se bloqua net sur le dernier point, la touche frappant le cylindre avec un bruit de condamnation définitive. Le cœur dans le bocal s'arrêta au même instant.

Ils quittèrent l'hôtel particulier alors que l'aube se levait sur la Seine. Paris sentait la poudre des feux d'artifice et la suie. Luc et Marc marchaient d'un pas lourd, deux spectres gris traversant la ville lumière. Ils ne possédaient rien, ils n'avaient nulle part où aller. Mais dans la mallette de Luc, le poids des trois bocaux était le seul fardeau qu'il acceptait encore de porter.

La symétrie était achevée. Le froid des mines de sel ne les quitterait jamais, mais cette nuit, pour la première fois, le métal n'avait plus besoin de mordre la chair. Le chapitre de la vengeance se refermait sur un silence de plomb, le silence d'une morgue où même les souvenirs ont fini de saigner.

# Chapitre 14

## L'Offrande Médiatique

L'ombre n'était pas une absence de lumière. Dans cette cave du 11ème arrondissement, elle était une matière visqueuse, un suintement noir qui semblait couler des murs de briques effritées. Paris, dehors, célébrait ses deux siècles de Lumières, mais ici, sous le niveau du caniveau, l'obscurité appartenait à une autre époque, un autre monde. C'était l'ombre des mines de sel de Wieliczka, celle qui ne quitte jamais vraiment la rétine une fois qu'elle y a fait son nid.

Luc écrasa sa Radomskie sur le bord d'une table en fer rouillé. La fumée, âcre et épaisse, stagnait dans l'air froid, formant des rubans grisâtres qui s'enroulaient autour de l'unique ampoule nue pendue au plafond. L'ampoule grésillait, un son sec, presque électrique, comme le bruit d'un insecte pris au piège. À chaque saut de tension, l'ombre reculait et revenait, plus lourde. La douleur était une fréquence inaudible qui faisait vibrer les flacons de formol.

Marc était assis dans un coin, à demi enfoncé dans un fauteuil dont le rembourrage s'échappait comme des entrailles. Sa respiration était un râle liquide, un bouillonnement sourd qui montait de ses poumons envahis par le pus. Dans le demi-jour, son visage n'était qu'une succession de creux et de bosses violacées. Le scorbut de Wronki avait fini par dévorer ses gencives, et l'infection, telle une bête invisible, remontait maintenant le long de sa mâchoire, gonflant son cou d'un œdème monstrueux.

« Ça vient, Luc, » murmura Marc. Sa voix n'était plus qu'un sifflement, le frottement de deux plaques de métal rouillées. « Je sens le froid qui monte. Pas celui du dehors. Celui du dedans. Celui qui ne partira plus. »

Luc ne répondit pas. Ses mains, autrefois agiles, étaient parcourues d'un tremblement nerveux qui ne s'arrêtait que lorsqu'il saisissait le manche d'un scalpel. Il prit une lame, la numéro 22. Il commença à la passer sur une pierre à affûter. \*Criss. Criss. Criss.\* Le son était chirurgical, précis. Il coupait le silence comme on incise un derme.

« On n'a pas fini, Marc. Il nous reste les "clients" de l'avenue Foch. Ils ont payé pour des cœurs de moins de dix-huit ans. Ils ont payé pour le sang de nos frères. »

Luc s'approcha. La lame 22 trouva le derme de Marc avec une familiarité obscène. Le bruit fut celui d'une soie qu'on déchire, un soupir de cuir humide qui libéra une vapeur sucrée, celle des mines que Marc portait en lui comme un secret trop lourd. La peau céda sans résistance, comme du papier mouillé. Il ne vit pas le sang couler immédiatement, juste une ligne rouge sombre qui s'ouvrait lentement. Ce qu'on ne voyait pas, c'était l'âme de Marc qui s'évaporait déjà, laissant la place à l'objet médiatique qu'il avait choisi de devenir.

Luc plongea la main dans l'ouverture. Le contact était visqueux. Il cherchait la capsule de titane dissimulée sous la plèvre lors de leur évasion. Le métal glissa entre ses doigts gantés de latex poisseux. Quand il la retira, un bruit de succion emplit la cave. Marc eut un spasme, ses talons tambourinant brièvement sur le bois de la table. Ses yeux, jaunis par l'ictère, roulèrent vers l'arrière.

Luc nettoya la capsule avec un chiffon imbibé d'alcool à brûler. Sur la table, les caisses en zinc attendaient. À l'intérieur reposaient les trophées de leur traque : le rein gauche d'un sénateur, la cornée d'un magnat de la presse, le foie d'un amiral. Chaque pièce était étiquetée avec la précision d'un archiviste de la Stasi. C'était une archive de la mort, une bibliothèque de la douleur.

Il prit une vieille Underwood. Chaque frappe de touche était un coup de feu. \*Tac.

Tac. Tac.\* Il tapa les adresses : \*Antenne 2. TF1. La Cinq.\* L'encre du ruban laissait des traces grisâtres, comme de la cendre.

Il chargea le camion. La traversée de Paris fut une plongée dans l'irréalité. Les boulevards étaient pavés de tricolore. Partout, des affiches célébraient les droits de l'homme. Luc ricanait. Les droits de l'homme n'existaient pas pour ceux dont le corps était une banque de pièces détachées. Il gara le camion sur le quai de livraison, à l'arrière des studios. L'endroit était désert.

Luc poussa le chariot. Il entra dans la lumière crue des néons. Il traversa le couloir, le bruit des roues sur le lino étant le seul son audible. Un vigile apparut, pétrifié devant cette vision de Jérôme Bosch. Luc poussa les doubles portes du studio 4. Le voyant « ANTENNE » brûlait d'un rouge sanglant.

Le chariot franchit la ligne d'ombre. Sous les projecteurs de 2000 watts, la gangrène de Marc n'était plus une odeur, elle était une couleur : un jaune bilieux, iridescent, qui insultait le décor pastel du plateau. Le présentateur s'interrompit en plein mot. Les caméramans se figèrent. En régie, personne ne coupa le signal.

Pendant quelques secondes, la France entière vit l'offrande des spectres. Elle vit la chair et le zinc. Luc s'avança vers la caméra principale. Il ouvrit la première caisse. La vapeur de la glace carbonique s'éleva, révélant les bords. L'odeur de la gangrène traversa l'écran cathodique. Il prit la main de Marc, raide, et la leva vers le public.

C'était une invitation à regarder dans l'abîme. La peur se propagea comme un froid qui saisit les cœurs. Le Rideau de Fer venait de s'effondrer au milieu du petit déjeuner des Français.

Luc s'assit par terre. Il alluma sa dernière Radomskie. Dans le noir de la régie, quelqu'un finit par couper le signal. Trop tard. L'image était gravée.

Le silence qui suivit fut troué par un bruit de métal. Un verrou. Les « nettoyeurs » arrivaient. Luc ne tourna pas la tête. Il fixait l'objectif de la caméra numéro deux.

— Feu ! cria une voix.

L'explosion fut brutale. Le studio disparut. Le gris béton s'effaça pour laisser place à un blanc aveuglant, une neige de sel de Wieliczka qui recouvrait tout. Avant que le rideau final ne tombe, Luc entendit le son sec d'une machine à écrire. Une touche après l'autre. \*Tac. Tac. Tac.\* Le bruit de l'histoire qui s'écrit avec du sang sur du papier carbone. La symétrie était parfaite. La fête pouvait commencer.

# Chapitre 15

## Le 20 Heures Sanglant

Le ciel de Paris, en ce mois de juillet 1989, n'avait rien de la liesse révolutionnaire que les lampions du Bicentenaire tentaient d'imposer. C'était une cloche oppressive, un dôme de plomb où l'air, saturé d'une moiteur électrique, chargeait chaque particule d'oxygène d'un goût de cendre. La ville transpirait une sueur grasse, celle des foules compactes agglutinées sur les boulevards, ignorantes du chancre qui dévorait les fondations de leur monde verni.

Luc était là, fondu dans l'ombre portée d'un porche décrépit. Sa silhouette n'était plus qu'une ligne brisée, un trait de fusain sur le mur gris. Son trench-coat exhalait une odeur de tabac froid et de renfermé, le parfum des tombes que l'on n'a pas fini de creuser. Dans sa poche, ses doigts ne cessaient de tressauter. Ce n'était pas de la peur. C'était une mécanique interne détraquée, un moteur nerveux qui ne trouvait son repos que dans la morsure de l'acier. Ses phalanges saillantes serraient l'éclat d'acier d'une griffe chirurgicale, une lame de précision dont la pureté semblait aspirer le peu de lumière s'égarant dans la ruelle.

Il regarda sa montre. 19h42. Le tic-tac mécanique martelait ses tempes comme une pioche frappant le sel éternel des mines de Wieliczka. Il se revoyait, trois ans plus tôt, le visage pressé contre le béton gelé de la prison de Wronki, écoutant le même rythme dans le silence de mort des couloirs. À l'époque, il n'était qu'un résidu d'homme. Aujourd'hui, il était le spectre chargé de porter l'offrande.

À cet instant précis, sept coursiers anonymes pénétraient dans les halls de verre et d'acier des rédactions nationales. Ils portaient des boîtes de carton brut, scellées par un ruban adhésif large, gris comme le ciel de Varsovie. Ces colis n'avaient pas

d'odeur. Pas encore. La climatisation des studios allait se charger de réveiller la charogne.

Dans la salle de rédaction de la chaîne principale, l'agitation était à son comble. Le « 20 Heures » était le grand autel de la nation. On y polissait l'image de la France triomphante. Les machines à écrire cliquetaient comme des salves de mitrailleuses lointaines. Personne ne remarqua le paquet déposé sur le bureau de la secrétaire de direction. Luc, à l'extérieur, ferma les yeux. Il pouvait presque entendre le bruit du cutter déchirant le carton.

Lorsque le premier assistant-réalisateur ouvrit la boîte, le temps se figea. Il vit d'abord du plastique transparent, de la glace synthétique fondue en une mare saumâtre. Puis, l'exhalaison de viande rance le frappa, une vapeur de sang froid qui semblait tapisser la gorge de celui qui l'aspirait. À l'intérieur, une glacière de transport médical. Sur le couvercle, une étiquette nette : « PROPRIÉTÉ DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE POLOGNE – LOT DE MAINTENANCE ÉLITAIRE ».

L'homme souleva le couvercle d'une main tremblante. La viscosité du liquide à l'intérieur rendait la scène irréelle. Il y avait des bocaux en verre épais, scellés à la cire rouge, contenant des masses spongieuses flottant dans du formol jauni. On entendait le clapotis sourd des organes tapotant contre le verre sous l'effet des vibrations subsoniques de la ville. C'étaient des reins. Des cornées. Et au centre, tel un joyau macabre, un cœur humain, intact, dont les membranes sectionnées semblaient encore appeler le sang. Accompagnant ces reliques, une liasse de microfilms. Des noms. Des prix. Des signatures d'hommes d'État que la France vénérât. La facture de la jeunesse éternelle, payée en chair fraîche dans les sous-sols de Cracovie.

Le cri de l'assistant fut étouffé par le bourdonnement des moniteurs.

19h58.

Luc s'appuya contre le mur froid. Il sentit Marc, quelque part dans la ville, faire de même. Marc, avec ses tatouages de taulard qui lui mangeaient la peau comme une lèpre d'encre. Ils étaient les deux faces d'une même pièce de monnaie rouillée. La symétrie était parfaite. Les cœurs arrachés à leurs amis en 1985 revenaient enfin à leurs propriétaires de droit : le public, le témoin, le juge.

À l'écran, le générique du journal commença. Une musique synthétique, pompeuse. Le présentateur vedette apparut, livide. Ses mains froissaient ses fiches. Derrière lui, dans le hors-champ des caméras, c'était le chaos. On entendait le bruit d'un technicien qui vomissait dans une corbeille.

— « Mesdames, Messieurs... ce que nous nous apprêtons à vous montrer... dépasse l'entendement. »

Sa voix se brisa. L'image sauta, un parasite zébra l'écran d'un éclair blanc, puis le réalisateur envoya les images de la caméra de sécurité installée dans la rédaction. La France vit. Elle vit les boccas. Elle vit la pourriture. Elle vit les noms. Le luxe des salons parisiens était irrigué par le sang des mines de l'Est.

L'horreur résidait dans le silence de plomb qui s'abattit sur la ville. Dans les appartements bourgeois, l'odeur du dîner devint soudainement insupportable, évoquant la viande des boccas. Un spasme diaphragmatique collectif saisit la nation. C'était le séisme. Le système s'effondrait par la gorge.

Luc dégagea sa main de sa poche. Le tremblement s'était arrêté. Ses doigts étaient immobiles, comme ceux d'un mort. La mission était accomplie. Le rideau de fer ne séparait plus deux mondes ; il s'était abattu sur les têtes des coupables, les tranchant avec la précision d'une guillotine médiatique.

Dans la rue, les premiers cris éclatèrent. Des cris de dégoût, de rage. Luc se redressa.

Son visage, creusé par les privations, ne reflétait aucune joie. Juste un vide immense. Il avait sacrifié son âme pour devenir cet instrument de vengeance. Il commença à marcher, s'enfonçant dans la foule qui s'agitait comme des insectes dont on aurait soulevé la pierre.

Il s'arrêta devant une vitrine de téléviseurs. Des dizaines d'écrans répétaient en boucle l'image du cœur. C'était une image sale, granuleuse, zébrée par le grain sale des caméras d'époque. On voyait les veines, les tissus nécrosés.

« Regardez bien », murmura-t-il.

Luc tourna au coin d'une rue sombre, loin des lumières bleutées. Il sentit le contact froid du métal contre sa hanche. Derrière lui, Paris brûlait de la fièvre de la découverte. La République populaire de Pologne s'écroulait dans un vacarme de sang, et le luxe parisien se noyait dans son propre pus.

Le silence de l'impasse n'était pas un vide, c'était une présence. Une masse visqueuse qui s'engluait dans les poumons à chaque inspiration. Luc s'arrêta. Un mur de briques lépreuses frôla son épaule. L'humidité du Bicentenaire n'était qu'une transpiration de charogne.

Un bruit. Un frottement de semelle. Un souffle court. Luc ne bougea pas. Il se fonda contre la pierre. On sentait l'intention. Quelqu'un l'observait. L'odeur de tabac cher et de sang séché sur un tablier de plastique flottait dans l'air. L'odeur des nettoyeurs. Dans le noir, une silhouette se découpa, un vide dans le vide. La lueur intermittente d'une cigarette.

— « C'est fini, Luc, » murmura une voix de papier de verre. « Vous avez ouvert la boîte. Mais le marché a horreur du vide. Demain, vous ne serez qu'une pièce à conviction. Ou une chute de tissu. »

Luc avança. Un mouvement de pantin brisé. Sa peur était une cendre froide. Il n'en restait qu'une faim chirurgicale. L'envie de vérifier si le sang des puissants avait la même viscosité que celui des ouvriers de Gdansk.

L'ombre reflua, comme une flaque de goudron vivante. L'homme à la cigarette sentit ce que Luc était devenu : une machine à découper. On ne négocie pas avec un scalpel. Luc esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux. Ses orbites n'étaient que des trous noirs où la lumière venait mourir.

— « Marc est partout, » siffla Luc. « Il est dans le bruit de vos téléviseurs. Il est le spectre que vous avez créé. »

La lumière d'un phare balaya l'entrée de la ruelle. Luc vit l'homme. Un visage banal, gris. Un silencieux sombre qui semblait aspirer la lumière. Puis, l'obscurité revint. Un son sec déchira l'air. Pas un coup de feu. Le bruit du métal rencontrant l'os. Luc avait bougé avec la précision d'un instrument de mort, se jetant dans l'angle mort.

Un gémissement étouffé. Un bruit de succion. Le son d'un corps qui s'affaisse sans dignité. Le pistolet tomba. Luc se redressa, les mains tremblantes d'une adrénaline acide. Il n'avait pas besoin de voir la plaie. Il savait. L'artère fémorale. Un travail propre. Clinique. En quelques minutes, l'homme ne serait plus qu'une outre vide.

Il s'essuya la main sur son manteau râpé. L'odeur du sang frais, métallique, se mêla à celle des Radomskie fantômes. Sa signature. Son fardeau. Il sortit de l'impasse. La foule était en délire, ivre de ce scandale. Ils ne voyaient pas l'homme au visage de déterré. Ils ne voyaient pas les taches sombres sur ses manches.

Luc s'arrêta devant une autre vitrine. L'image sauta. Un parasite. Une neige de sel. Et dans ce bref intervalle, il crut voir Marc. Une silhouette massive dans le flou de l'arrière-plan du studio. Une fraction de seconde. Marc n'avait jamais été fait pour la paix.

Le vent se leva, apportant l'odeur de la poudre des feux d'artifice. Pour Luc, c'était l'odeur des pelotons d'exécution. Il disparut dans la bouche du métro, ce tunnel de fer et de carrelage suintant. Sous la ville, le froid l'attendait. Son froid. Le dernier train gronda, un monstre de métal hurlant dans les ténèbres.

Luc s'assit. Il sortit son scalpel, le fit tourner entre ses doigts. La lame était propre. Brillante. Prête. Dehors, le monde changeait. Ici, la peur gardait les mêmes yeux. Ceux de celui qui regarde par-dessus son épaule, réalisant trop tard que le spectre est déjà passé.

Le métro grinça, une plainte d'acier contre acier. Luc ne voyait plus Paris. Il voyait la neige. Le silence de sel qui recouvre tout. Le sang, les crimes, les secrets. Il attendait que le blanc tombe sur lui aussi.

Mais la neige ne tombait pas. Il n'y avait que la pluie noire de juillet et le cri strident du métro déchirant le rideau de la nuit. L'ère des monstres ne faisait que changer de peau. Luc entra dans la rame vide, et laissa les portes se refermer avec un bruit de guillotine.

La traque continuait. Dans l'ombre. Là où la vérité est un cri que personne n'entend. Le spectre était passé. Il ne restait que l'odeur d'une cigarette qui s'éteignait lentement sur le quai, consumée par le vide.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "CHRONIQUES DU RIDEAU DE FER : L'OFFRANDE DES SPECTRES"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)